

LE PAYS DE FRANCE



Le Crapouillot

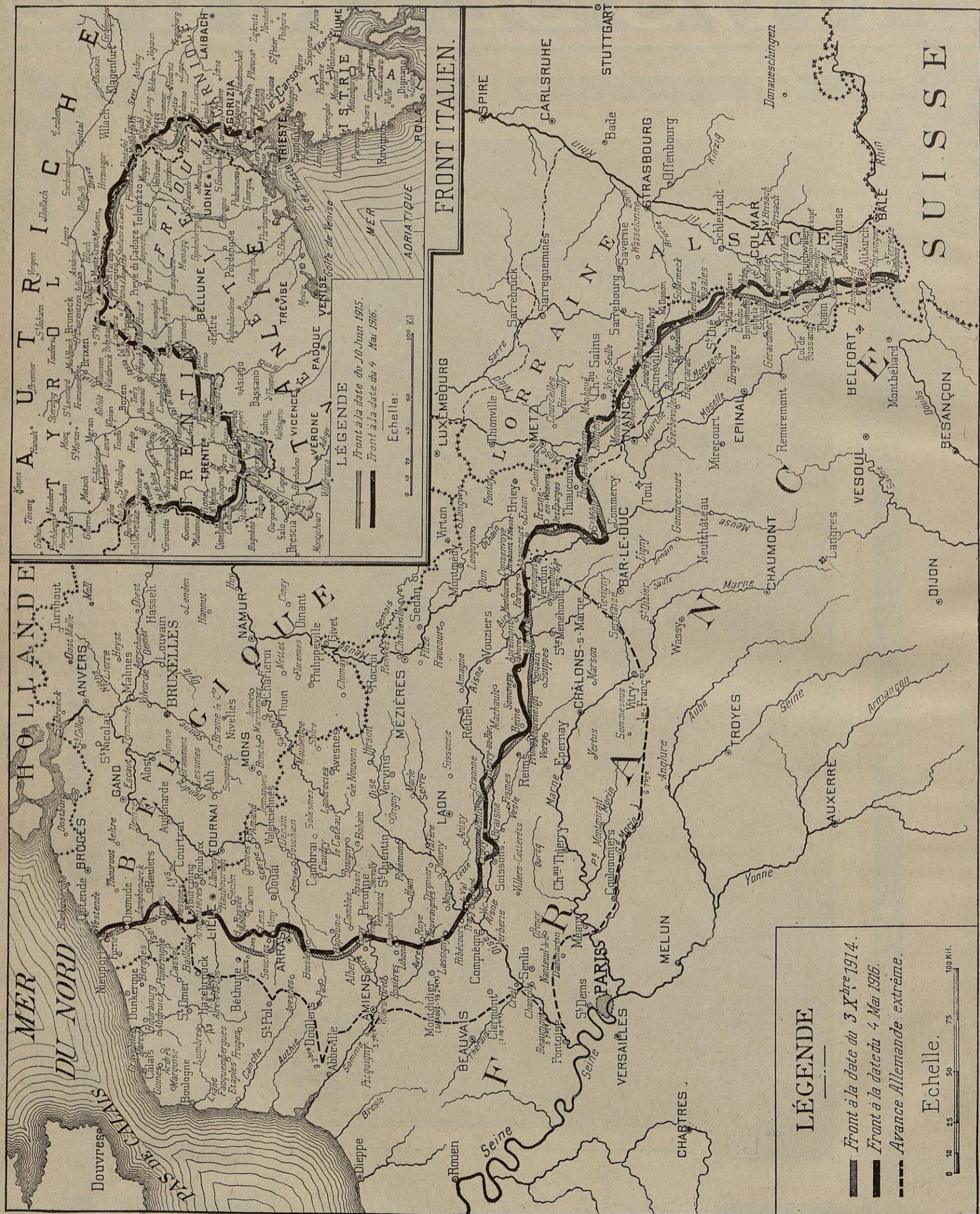
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20

Édité par
Le Mat
2.4.6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 27 AVRIL AU 4 MAI

NUX raids des zeppelins, aux crimes des sous-marins allemands, aux troubles d'Irlande organisés par les agents de l'Allemagne, l'Angleterre vient de répondre par une mesure qui bouleverse toutes ses traditions : elle vient d'adopter le service militaire obligatoire. L'Angleterre couronne ainsi l'immense effort qu'elle fait depuis le début de la guerre ; la « méprisable petite armée » du maréchal French aura grossi de telle façon qu'elle comptera bientôt six millions d'hommes. Ce grand pays est décidé à aller jusqu'au bout.

Le 2 mai, au moment même où l'émeute des Sinn Feiners était réprimée en Irlande, la veille du jour où la Chambre des Communes se prononçait pour le service militaire obligatoire, cinq ou six zeppelins survolaient la côte est d'Angleterre et la côte sud-est d'Ecosse ; une centaine de bombes furent lancées et la ville d'York eut particulièrement à souffrir. Au retour de cette expédition, un des zeppelins, le *L.-20*, se brisa sur les côtes de Norvège.

L'Allemagne est dans la mauvaise passe ; rien ne lui réussit. Ses attaques sur le front occidental échouent partout ; devant Verdun ce sont nos troupes qui prennent maintenant une offensive heureuse.

Sur le front belge, la canonnade violente depuis le 28 avril laissait prévoir une action d'infanterie ; en effet, le 2 mai, les Allemands tentèrent un coup de main sur les postes à l'est de l'Yser ; ils prirent pied dans trois de ces postes avancés, mais en furent chassés aussitôt. Le bombardement a recommencé ensuite avec intensité et les canons belges ont pris sous leur feu les batteries allemandes ainsi que les chalands observés dans le canal d'Handzaerne.

Les armées britanniques sont attaquées sur tout leur front, depuis Ypres, et non Dixmude comme un lapsus nous l'avait fait écrire, jusqu'à Frise dans la Somme.

Après l'échec qui leur fut infligé le 28 avril par la 18^e division irlandaise dans le secteur de Loos, les Allemands tentèrent le lendemain une petite attaque au nord de Roelincourt ; ils furent repoussés. Dans la nuit, les Anglais avaient fait irruption dans les premières lignes allemandes, près du Crassier de Loos et avaient infligé des pertes aux occupants de ces tranchées. Le matin, à la faveur des gaz asphyxiants, les Allemands, à leur tour, tentèrent deux petites attaques en face d'Hulluch ; ils furent non seulement repoussés, mais furent victimes de leurs procédés déloyaux ; le vent ayant brusquement tourné, les nuages de gaz se rabattirent sur leurs propres tranchées et l'on vit leurs soldats les abandonner sur un front d'environ 700 mètres et s'enfuir sous les feux de barrage de nos alliés. Les pertes des Allemands dans cette affaire ont été considérables.

Le 30 avril, les Allemands essaient une nouvelle attaque sur le front anglais, cette fois au nord de la route Messine-Walverghem ; ils emploient encore les gaz asphyxiants ; cette attaque est brisée par l'artillerie anglaise. Puis, c'est près de Hollandschechuur qu'ils attaquent à la grenade ; ils sont repoussés.

Le 1^{er} mai, petite attaque sans résultat au sud de Loos ; le 2, c'est à l'est d'Ypres que se portent les Allemands ; ils subissent un échec.

Ainsi les Allemands ont tâché partout les lignes de nos alliés ; partout ils ont été repoussés.

Sur notre front, le résultat n'est pas meilleur pour l'ennemi. Le 1^{er} mai, un coup de main tenté sur un de nos petits postes de la région de Dompierre est repoussé par notre fusillade.

Le 29 avril, l'affaire s'était annoncée comme plus sérieuse dans la région sud de Lassigny ; après une vive canonnade, les Allemands avaient dirigé une attaque sur nos positions entre Attiche et le Hamel ; ils prirent pied dans un élément de tranchée, mais en furent aussitôt rejetés par une contre-attaque. Le Hamel est un hameau situé sur une haute colline dominant la route et le chemin de fer de Noyon, à huit kilomètres de cette ville.

En Champagne, des tirs heureux de notre artillerie ont endommagé des batteries ennemis dans la région de Moronvilliers et au nord de Massiges.

En Argonne, la lutte de mines et d'artillerie est toujours aussi active ; il s'y est ajouté cette semaine quelques actions d'infanterie, reconnaissances et coups de main. Dans la partie basse de cette région mouvementée, nous avons exécuté, dans la nuit du 28 au 29 avril, un coup de main sur une tranchée allemande au nord du Four-de-Paris et nous avons fait des prisonniers. Dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, une forte reconnaissance allemande a été dispersée par notre feu vers la Harazée. A la fin de la journée du 2, les Allemands

déclanchaient une petite attaque à effectif de trois compagnies entre la Harazée et le Four-de-Paris ; ils étaient forcés de se retirer fortement éprouvés par nos feux.

La grande bataille de Verdun prendrait-elle une nouvelle tournure ? De défensive deviendrait-elle offensive de notre côté ? Le général Pétain verrait-il l'ennemi assez déprimé et assez fatigué par son formidable et vain effort pour l'attaquer à son tour ? Ou bien n'essaierait-il, pour le moment, qu'un élargissement de nos positions ? Toujours est-il que les offensives qu'il a tentées au cours de cette semaine ont brillamment réussi et que le succès a couronné l'élan de nos merveilleuses troupes.

La journée du 28 avril fut marquée par deux attaques allemandes, l'une sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite de la Meuse. La première, qui visait la côte 304, ne put même déboucher, arrêtée par nos grenades. La seconde, lancée sur nos tranchées à l'assaut de la ferme de Thiaumont, et appuyée par des jets de liquides inflammés fut repoussée par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses. A la même heure, une autre attaque sur nos positions entre Douaumont et Vaux fut également arrêtée par nos feux. Les pertes de l'ennemi furent sérieuses.

Le 29, nous enlevions une tranchée allemande au nord du Mort-Homme, cinquante-trois prisonniers restaient entre nos mains. Le lendemain, l'ennemi alla à l'assaut en formations denses ; trois fois il fut repoussé par nos feux qui lui causèrent des pertes énormes. A peine put-il prendre pied dans nos lignes au nord de Cumières ; il en fut chassé aussitôt.

En ces deux jours, nous avions gagné un kilomètre de front sur trois et six cents mètres de profondeur.

A la fin de la journée du 1^{er} mai, nos troupes menèrent une vive attaque sur la rive droite de la Meuse, au sud-est du fort de Douaumont ; elles enlevèrent une tranchée allemande de première ligne et firent une centaine de prisonniers.

Le 3 mai, nous enregistrons un brillant succès au Mort-Homme ; notre préparation d'artillerie a été si efficace que, sur un point, deux soldats allemands se sont rendus pendant le tir ; ils étaient les derniers survivants de leur tranchée. Nos troupes ont repoussé l'ennemi au delà de la ligne qu'ils occupaient au début du mois de mars, leur faisant perdre d'un seul coup le gain obtenu par deux mois d'assauts répétés et sanglants. C'est vers la côte 265 que notre avance se réalisait. Au cours de l'assaut nous avons fait une centaine de prisonniers et pris quatre mitrailleuses. Les pertes de l'ennemi ont été considérables.

Le lendemain, les Allemands ont essayé de reprendre une des tranchées que nous avions conquises ; ils ont été arrêtés par nos tirs de barrage. Dans la soirée, ils se sont attaqués avec violence à nos positions de la côte 304 ; ils ont été repoussés sur l'ensemble du front, ne prenant pied que sur quelques points de notre tranchée avancée.

En Lorraine, une forte reconnaissance ennemie est repoussée, le 28 avril, devant les bois Banal, au sud de Domèvre.

Dans les Vosges, le même jour, petite attaque ennemie facilement arrêtée à la Chapelotte. Le lendemain, trois coups de mains tentés sur nos tranchées, au Ban-de-Sapt, à la Tête-de-Faux et au sud de Largitzen sont repoussées avec pertes sensibles.

La guerre aérienne a eu d'excellents résultats pour l'aviation des alliés. Le 29 avril, les pilotes anglais abattaient quatre appareils ennemis ; le 1^{er} et le 2 mai, ils en abattaient deux et, le lendemain, ils renouvelaient le même succès.

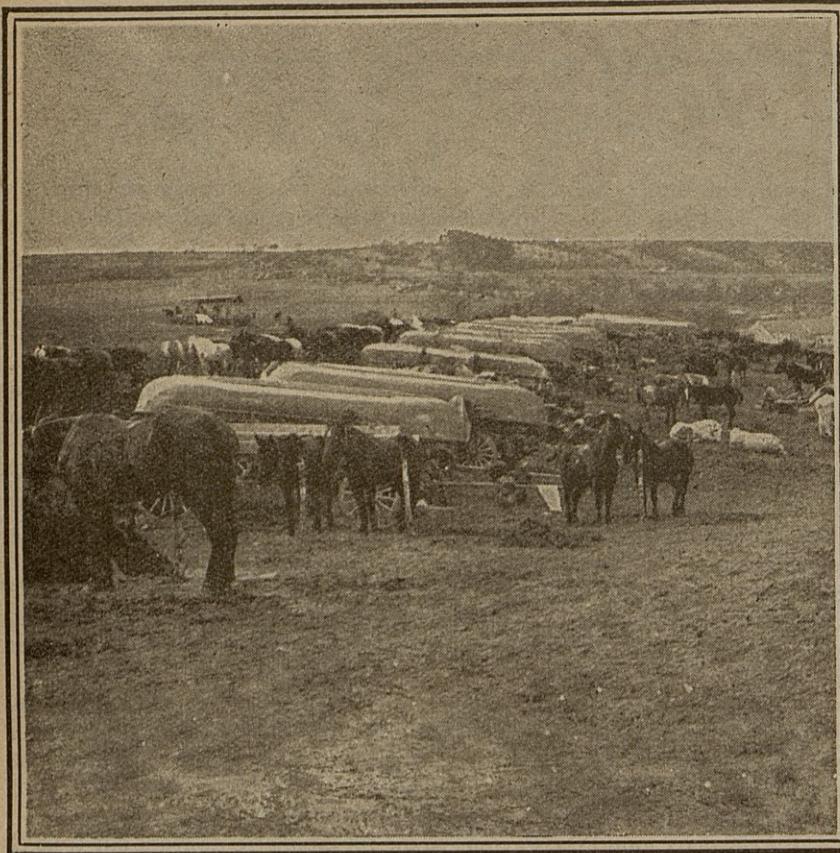
Pendant le mois d'avril, nos pilotes ont réussi à abattre trente et un avions ennemis ; ils en ont encore abattu deux du 1^{er} au 4 mai. Nous avons perdu six appareils.

Nos escadrilles de bombardement ont lancé avec succès des obus sur les gares d'Audun-le-Roman, de Grandpré, de Challeranges, d'Apremont et de Vouziers et sur divers cantonnements ennemis ; l'une d'elles effectuait son centième bombardement.

Notons encore l'arrivée de nouveaux contingents russes à Marseille, auxquels la population a fait le même accueil enthousiaste.

La marine anglaise a encore perdu une de ses unités ; le cuirassé *Russel*, de 14.000 tonnes, battant pavillon de l'amiral Fremantle, a coulé dans la Méditerranée, après avoir touché une mine. Sur 800 hommes d'équipage, 676 ont été sauvés, dont le contre-amiral et 22 officiers.

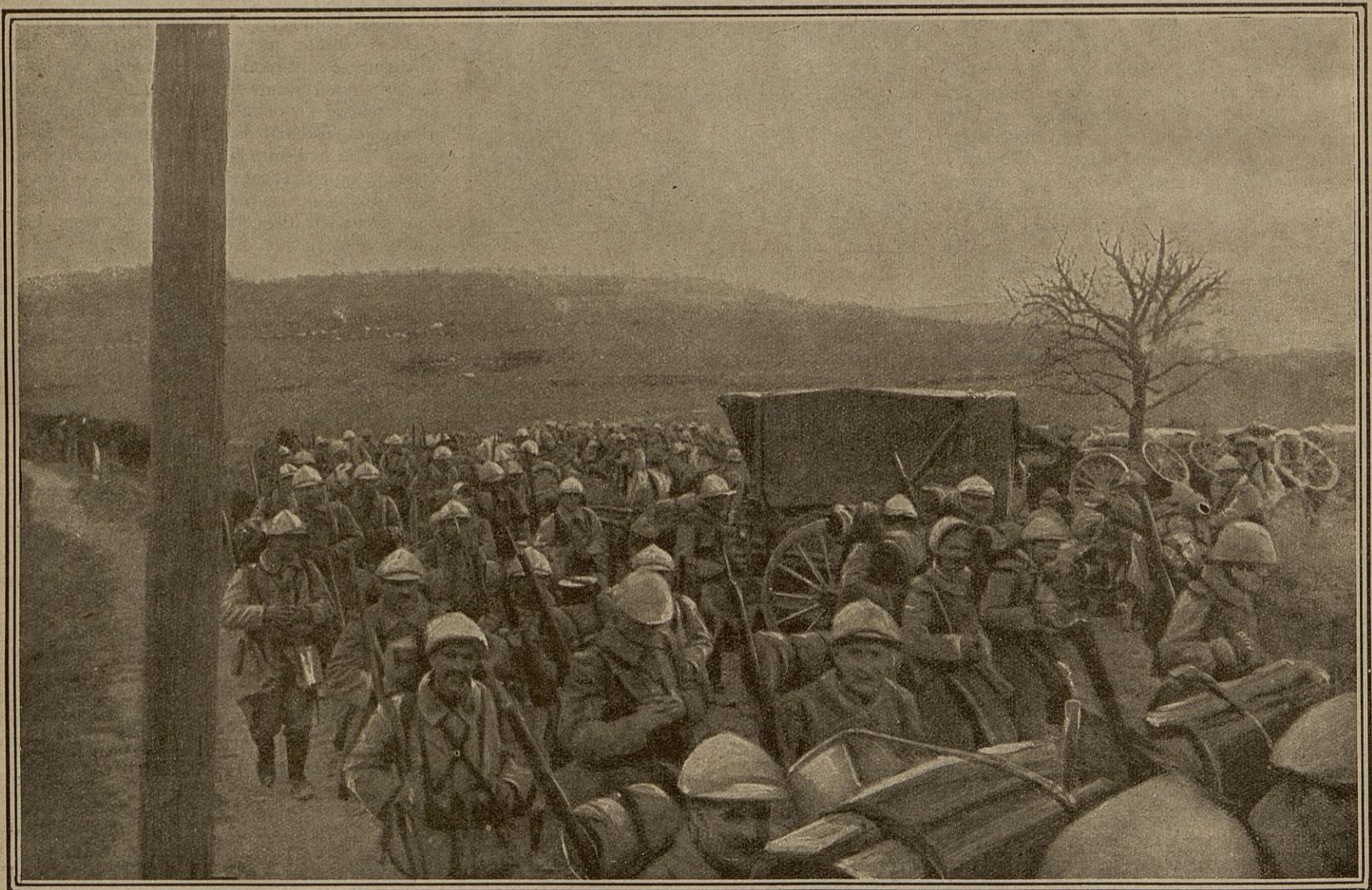
LA BATAILLE DE VERDUN



Des passerelles et des ponts de fortune ont été établis en de nombreux points sur la Meuse et sur le canal ; voici une halte de pontonniers qui se dirigent vers la rivière avec tout le matériel nécessaire à la construction d'un pont de bateaux pour le passage des convois.



Aux rafales de l'artillerie allemande accumulée sur le front de Verdun, notre artillerie a répondu sans arrêt avec des pièces de tous calibres ; ce tout petit coin de l'un de nos dépôts de munitions ne donne qu'une faible idée de la provision de projectiles amenés à Verdun.



Les unités qui ont brisé le puissant effort allemand contre Verdun n'ont pas été reconstituées plusieurs fois comme celles de l'ennemi ; elles ont été relevées par des troupes fraîches qui sont venues, à tour de rôle, prendre leur part du danger et aussi de la victoire. C'est en chantant que ces troupes merveilleuses se rendaient sur la ligne de combat.

L'ATTAQUE ET LE REPOS



Un coin du champ de bataille devant Verdun. L'infanterie est massée dans les boyaux de communication ; les premiers rangs sont déjà sortis et ont pris place derrière les parapets élevés à la hâte ; agenouillés, le fusil en joue, ils attendent la contre-attaque allemande qui est annoncée ; dans le boyau, les camarades sont prêts à bondir au premier signal.



L'attaque a été rude ; mais on a repoussé les Boches ; on a résisté à l'ouragan de fer qui s'abattait sur les tranchées, on a soutenu l'assaut ; puis le moment de la relève est venu. Avant d'arriver au cantonnement où il prendra un repos bien gagné, le régiment fait halte ; les faisceaux sont formés et nos vaillants cassent tranquillement une croûte.

L'Allemagne n'a plus de Colonies⁽¹⁾

LE TOGOLAND

Les débuts de la colonisation allemande dans le golfe de Guinée datent de 1880. C'est la création de la factorerie du Togoland.

A la suite d'une convention franco-allemande, en 1882, on délimita le littoral qui devait être possédé par l'Allemagne. Les villes hanséatiques de Hambourg et de Brême réclamaient en effet une partie des bords du golfe comme appartenant à des maisons de commerce dont le siège social se trouvait réciproquement à Hambourg et à Brême.

Les régions du Petit-Popo, du Grand-Popo se trouvaient à cette époque convoitées par les Français d'une part, par les Anglais de l'autre. Les roitelets indigènes se donnaient aux plus offrants et des difficultés sérieuses pouvaient se rencontrer pour arborer le drapeau allemand sur la côte en question. Le docteur Nachtigal, consul général allemand, reçut la mission de voir sur place la situation.

Le 5 juillet 1884, il signa avec le roi du Togo une convention qui lui accordait Lomé comme point principal de la côte. C'était la future capitale de la colonie qui se créait. Plus tard, en 1885, puis en 1890, la délimitation régulière de la colonie fut l'objet d'une convention spéciale entre l'Allemagne et la France, puis avec l'Angleterre.

La nouvelle colonie avait un front de mer qui s'étendait de Lomé à Grand-Popo, soit environ 45 kilomètres. La rivière Mono la délimitait à l'Est et la séparait du Dahomey français. Vers l'Ouest, du côté anglais, la rivière Volta formait en grande partie sa frontière. Elle s'étendait dans l'intérieur sur une profondeur d'environ 600 kilomètres, une largeur moyenne de 150 kilomètres.

Cette nouvelle colonie d'une superficie de 90.000 kilomètres carrés se trouve dans la région tropicale presque sous l'équateur (6° latitude nord). Son climat n'est pas sain. Arrosée par de nombreux cours d'eau qui viennent se jeter dans le golfe en deçà de la lagune formée le long de la côte, elle n'est pas favorable à l'établissement d'Européens, bien qu'à l'intérieur un massif montagneux boisé s'étende sur toute la partie entre la Volta et la grande courbe du Niger.

Il y a sept districts. La capitale est à Lomé, résidence du gouverneur.

Les villes importantes sont sur la côte : Anecho, Togo, Bagida ; dans l'intérieur : Misahöhe, Kete-Kratschi, Jendi, Sansane.

La population peut être considérée comme de 1 million d'indigènes, à peine 400 Européens. Le sol n'est pas fertile. On y fait le commerce de la poudre d'or, du caoutchouc, de l'huile de palme ; on exporte l'ivoire qui est encore difficile à trouver.

Les voies de communication sont poussées avec activité, car le pays ne possède aucune route. Des chemins de fer ont été créés sur la côte et dans l'intérieur. Le réseau total atteint déjà 240 kilomètres. La côte est reliée par un service régulier de bateaux, d'abord avec la colonie du Cameroun allemand, puis avec l'Europe. Le service du cabotage est très dense sur les lagunes et en relation constante avec Kitta, colonie anglaise, et P'Lagos, colonie portugaise.

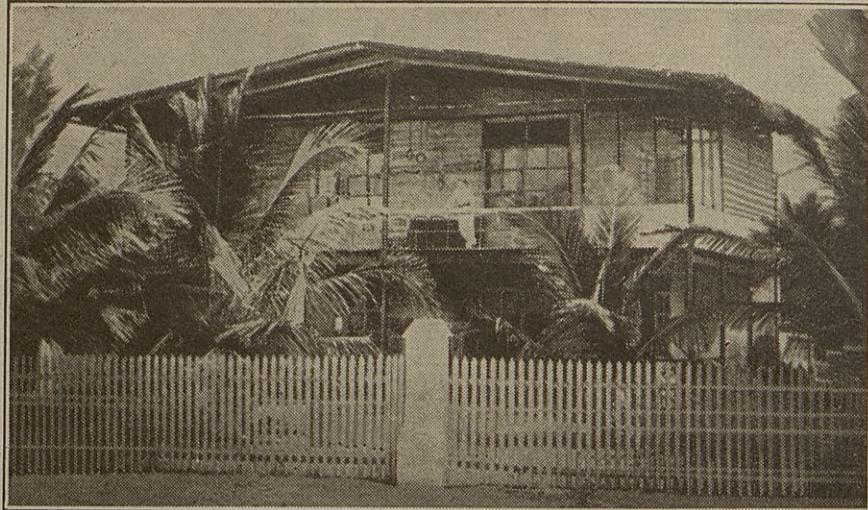
La force armée de la colonie ne comprend que des milices de police, la colonie tirant sa puissance militaire des détachements du Cameroun qui se trouve à l'Est dans le golfe de Bénin.

(1) Voir les N° 80 et 81 du *Pays de France*.

Aussi, au début de la guerre en 1914, les colonies françaises et anglaises n'eurent pas de grandes difficultés pour occuper tout le pays.

Les réparations aux routes, voies ferrées, lignes télégraphiques furent rapidement entreprises de façon à réparer tous les dommages que les Allemands avaient causés à la colonie au moment de l'arrivée des colonnes sentant bien qu'ils allaient perdre le pays.

Le Togo fut par la suite divisé en deux zones, l'une administrée par le corps expéditionnaire français, proche du Dahomey (c'est la partie est de la



LE BUREAU DE POSTE DE LOMÉ, CAPITALE DU TOGO

colonie) avec Petit-Popo comme port important, l'autre administrée par le corps expéditionnaire anglais, voisine de la Côte d'Or, avec Lomé comme capitale.

LA CONQUÊTE DU CAMEROUN

C'est le 18 juillet 1884 que le représentant de la maison de commerce Woermann, d'Hambourg, signa un traité avec le roitelet du pays pour l'acquisition des terrains situés entre les fleuves Lotte et Lokindja. Dès lors le docteur Nachtigal, consul général, vint planter le drapeau de l'Empire sur les concessions allemandes.

La délimitation de la nouvelle colonie nécessita de nombreuses conventions entre la France et l'Allemagne et entre cette dernière et l'Angleterre (1885, 1886, 1890, 1900, 1905).

Le dernier traité, au grand avantage de l'Allemagne, lui accordait sur le Congo français une longue bande de terrain qui s'avancait le long de l'Oubanghi aboutissant à Bouja sur le Congo prenant en grande partie la vallée de la Sanga. C'est cette partie de terrain qu'on a dénommée le « Bec de Canard ».

Le Cameroun est situé sur le 4° de latitude nord ; c'est donc sous l'équateur. Il s'étend du bassin du Congo au bassin de la Benoué. Le développement de ses côtes au fond du golfe du Bénin a environ 330 kilomètres. Il s'étend sur une profondeur de près de 1.000 kilomètres vers le Nord, aboutissant à la partie méridionale du lac Tchad, et sur une largeur variable de 3 à 600 kilomètres. C'est une étendue de terrain de près de 400.000 kilomètres carrés. Le climat n'y est pas favorable à l'Européen ; très chaud, humide, il anémie facilement le blanc.

Le Cameroun est bien arrosé par de grands cours d'eaux, tributaires de la Benoué et du Congo, et par la Sanaga qui se jette directement dans le golfe de Biafra.

Le massif montagneux de l'intérieur ne s'élève pas au-dessus de 1.000 mètres et est couvert de grandes forêts.

Le Cameroun est divisé en quatre districts : Douala, Edéa, Victoria, Kribi. La capitale de la colonie est Douala au fond d'une baie, en face de l'île de Fernando-Po. C'est la résidence du gouverneur, qui administre également le Togo.

La population de cette grande colonie appartient à la race noire de la tribu des Boulis, il est difficile d'évaluer le chiffre total (environ 400.000 indigènes). Le nombre des blancs est peu élevé : un millier sans compter l'armée.

Les voies de communication sont en création. Les voies ferrées, au total 250 kilomètres, relient Victoria sur le littoral à Buéa, Douala et Kribi sur la côte ; puis, dans l'intérieur, au nord de Victoria, se dirigent sur Fontem-Bamenda et, au sud de Kribi, sur Lolo-dorf.

Les voies terrestres (routes) relient les principales villes du littoral et s'avancent dans l'intérieur jusque vers le Tchad, à Kousseri.

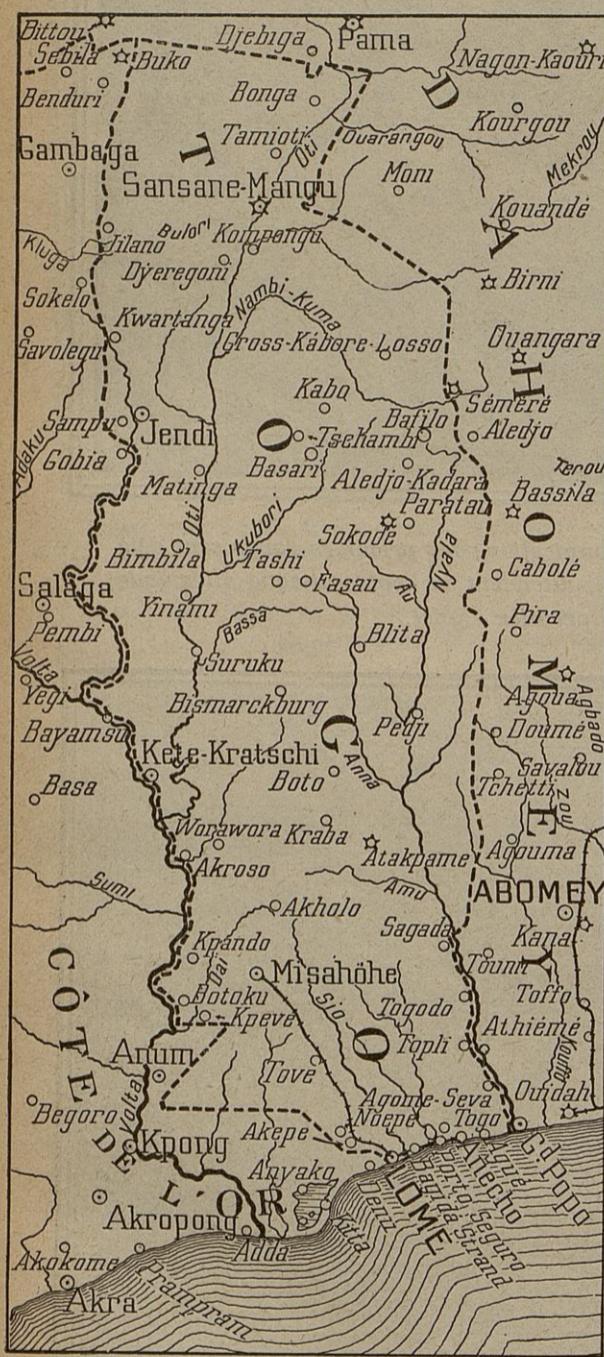
Le courrier postal maritime passe à Douala deux fois par mois, il met en communication le Cameroun avec le Togo et toute la côte africaine. Un service régulier existe également avec l'île de Fernando-Po (Espagne).

Le commerce est assez prospère quoique le pays ne soit pas riche ; on y exploite le caoutchouc, la banane, la noix de coco, l'huile de palme. On fait des efforts pour créer des plantations de café et de coton.

La force armée avait été augmentée très sérieusement après les difficultés de 1905 avec la France ; elle comptait environ quatre mille soldats encadrés par des gradés allemands, plus des troupes indigènes adjointes.



LIEUTENANT-COLONEL BRISSET



LA COLONIE ALLEMANDE DU TOGO

favorable à l'établissement d'Européens, bien qu'à l'intérieur un massif montagneux boisé s'étende sur toute la partie entre la Volta et la grande courbe du Niger.

Il y a sept districts. La capitale est à Lomé, résidence du gouverneur.

Les villes importantes sont sur la côte : Anecho, Togo, Bagida ; dans l'intérieur : Misahöhe, Kete-Kratschi, Jendi, Sansane.

La population peut être considérée comme de 1 million d'indigènes, à peine 400 Européens. Le sol n'est pas fertile. On y fait le commerce de la poudre d'or, du caoutchouc, de l'huile de palme ; on exporte l'ivoire qui est encore difficile à trouver.

Les voies de communication sont poussées avec activité, car le pays ne possède aucune route. Des chemins de fer ont été créés sur la côte et dans l'intérieur. Le réseau total atteint déjà 240 kilomètres. La côte est reliée par un service régulier de bateaux, d'abord avec la colonie du Cameroun allemand, puis avec l'Europe. Le service du cabotage est très dense sur les lagunes et en relation constante avec Kitta, colonie anglaise, et P'Lagos, colonie portugaise.

La force armée de la colonie ne comprend que des milices de police, la colonie tirant sa puissance militaire des détachements du Cameroun qui se trouve à l'Est dans le golfe de Bénin.

Aussi la conquête du Cameroun a-t-elle été difficile ; elle n'a pas duré moins d'un an et demi et a été l'occasion pour nos admirables troupes coloniales ainsi que pour les contingents anglais et belges d'inscrire de brillants faits d'armes à leurs drapeaux.

Dès la déclaration de guerre, les hostilités commencèrent ; le colonel Largeau, qui vient d'être tué devant Verdun, se jeta sur Kousseri, près du lac Tchad ; mais il dut se replier.

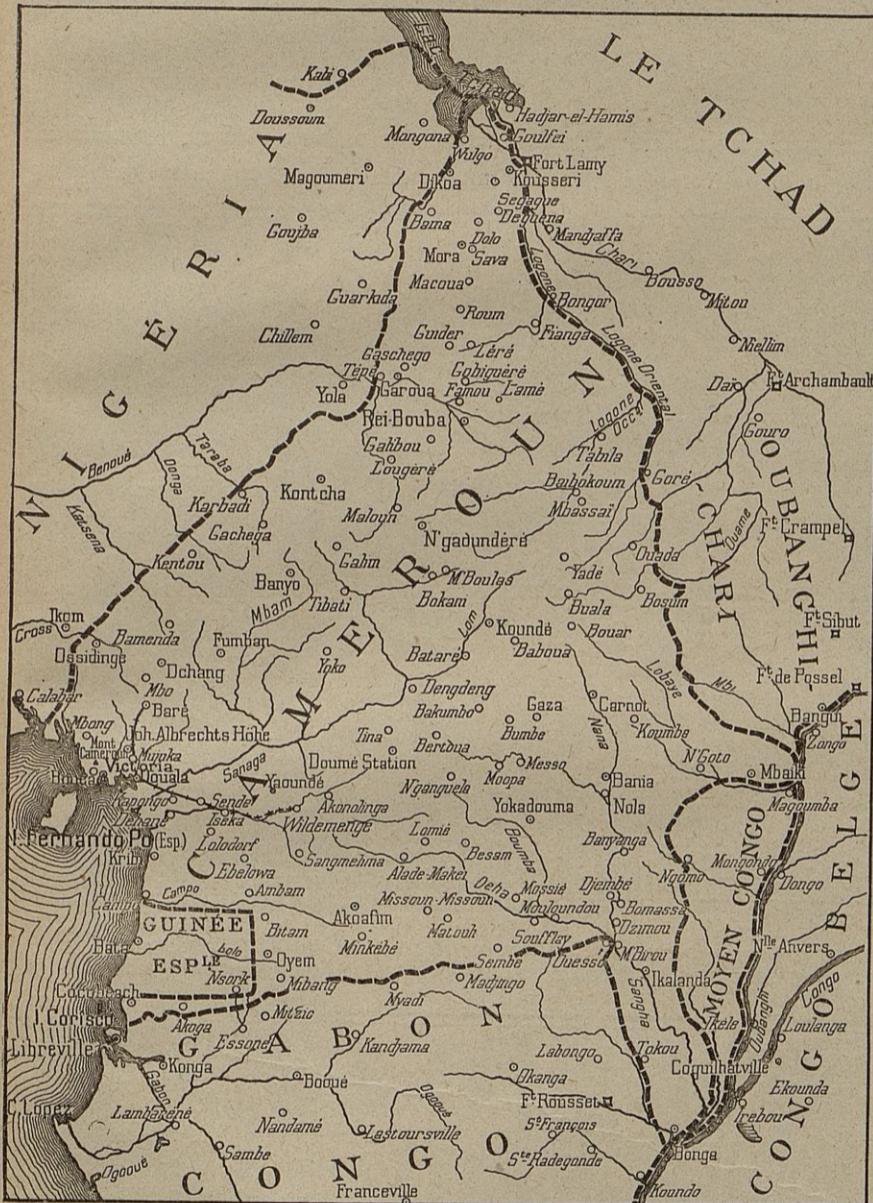
Il revint à la charge le 21 septembre ; l'ennemi s'enfuit devant nos baïonnettes.

Vers l'Ouest, les Anglais occupent Tépé et Gaoura ; plus au Sud, ils attaquent Nsanakanga ; mais le combat demeure incertain.

Entre temps, le lieutenant-colonel Brisset, après l'occupation de Kousseri, avait marché sur Mora, que les Allemands avaient solidement fortifiée ; il enlève les postes avancés ; une contre-attaque refoule ses troupes ; il laisse une compagnie devant la ville encerclée et part sur Maroua qu'il emporte d'assaut. Ayant reçu des renforts, il arrive devant Garoua au début de janvier 1915. Une colonne anglaise, commandée par le major Webb-Bowen le rejoint avec quatre canons et des mitrailleuses.

De nouveaux renforts anglais arrivent avec le colonel Cunliffe qui prend le commandement en chef.

Le siège de Garoua commence ; il durera cinq mois ; ce n'est que le 10 juin,



LA COLONIE ALLEMANDE DU CAMEROUN

grâce à l'arrivée d'un de nos canons de 95, que la garnison est forcée de capituler. Les alliés s'emparent de quatre canons, dix mitrailleuses, deux cents fusils ; ils font deux cent cinquante prisonniers dont trente-sept Européens.

La région de Garoua pacifiée, la colonne Brisset marche sur N'Gaoundéré qu'elle trouve vide, poursuit l'ennemi vers le Sud et enlève successivement Koundé et Tibati.

Ces opérations avaient duré jusqu'au 3 novembre.

La colonne Morisson, partie de Zinga, enlevait M'Baiki le 12 août 1914, faisait sa jonction à Nola avec la colonne Hutin, et le 29 décembre, après des combats acharnés, s'empara du poste de Bertoua. Les 3 et 4 juin 1915, combats violents dans la forêt de Moopa ; le poste fortifié réiste vingt-jours ; il faut le canon pour réduire les Allemands. La marche continue irrésistible ; nos troupes occupent Doumé, le 25 juillet.

La colonne du général Aymerich, venue du Sud, avait enlevé Dzimou, puis Mouloundou, poursuivant les Allemands qui se retirent vers Lomié. Cette ville est enlevée le 25 juin par la colonne Hutin.

Les trois colonnes françaises, Morisson, Mayer et Hutin, font leur jonction à N'Ganguela et marchent vers Yaoundé.

C'est vers ce dernier centre de résistance allemand que convergeront toutes les forces alliées ; les Belges ont aussi fourni des contingents. La principale colonne anglo-française avait attaqué le Cameroun par mer. Une escadre composée de croiseurs, le *Cumberland* anglais et le *Bruix* français, et de transports, arrivait devant Douala au mois de septembre 1914 ; après un bombar-

rement de trois jours, la ville se rendait. Les Allemands s'étaient enfuis vers Bouéa, dont le port Victoria fut bombardé par le *Bruix*. Au mois de novembre, Bouéa tombait entre les mains des alliés.

Tous les ports de la côte sont successivement occupés ; puis les alliés, au printemps de 1915, marchent sur Yaoundé, après avoir infligé une sanglante défaite aux Allemands à Edéa. La progression est extrêmement difficile. Le passage de force de la rivière Kelé, large de 100 mètres, est un brillant fait d'armes à l'actif de nos troupes. Le mois de mai se passe en combats continuels



TRANCHÉES DES TROUPES ALLIÉES PRÈS DE DOUALA

sur toute la route à travers la forêt inextricable ; en dix-neuf jours, la colonne ne fait que 17 kilomètres. Le 14 juin, la colonne Mathieu, éprouvée par la maladie, doit battre en retraite ; quoique harcelée par l'ennemi, ses pertes sont minimales.

Il faut préparer une nouvelle offensive. Le 3 novembre, une colonne anglaise est arrivée jusqu'à Nsork ; le 30 octobre, nos troupes étaient entrées à Isaka. Yaoundé était entourée par les alliés. Le 1^{er} janvier 1916, les Anglais entraient dans la ville, puis la colonne Brisset, puis le contingent belge.

Les Allemands battaient en retraite vers la Guinée espagnole. Les alliés enlevaient Kolmaka, Akonolinga, Ebolowa. A la fin du mois de janvier, tout le littoral du Cameroun était débarrassé d'ennemis.

Les Allemands et leurs contingents indigènes (quatre mille hommes) se réfugiaient dans la Guinée espagnole ; ils étaient désarmés et internés dans l'île de Fernando-Po.

Apprenant la chute de Yaoundé, la garnison de Mora s'était rendue à la compagnie qui la bloquait.

Entre temps, la colonne Miquelard occupait Akoga, s'emparant ainsi du



OFFICIERS FRANÇAIS ET ANGLAIS AVEC DES SOLDATS INDIGÈNES

triangle qui se trouve entre le Gabon et la Guinée espagnole ; Cocobeach avait été enlevé de haute lutte par la canonnière la *Surprise*.

Ainsi la conquête du Cameroun était complète.

Partout la population indigène se montre heureuse d'être délivrée du joug allemand.

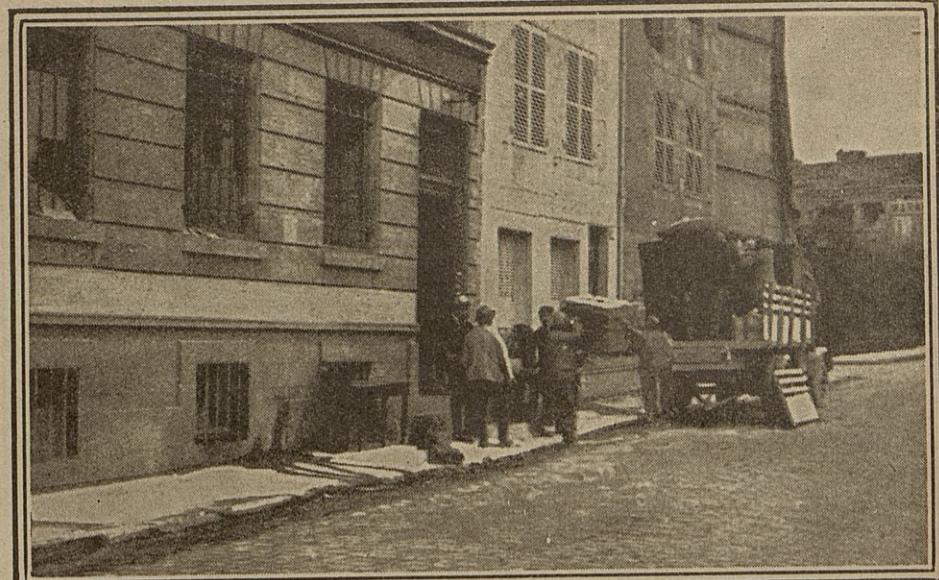
Ct BOUVIER DE LAMOTTE, Breveté d'Etat-Major.

(A suivre.)

VERDUN SOUS LES OBUS



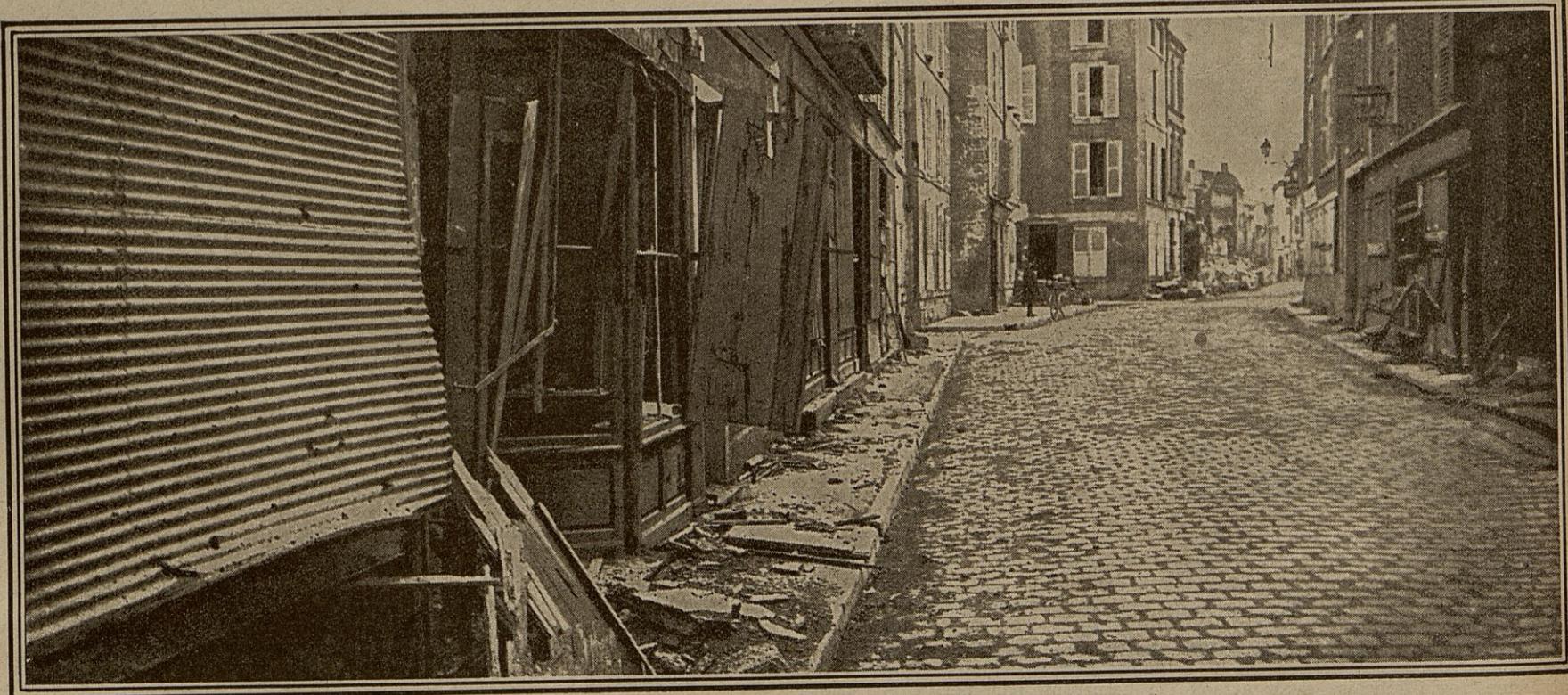
Une grosse marmite est tombée sur cette maison ; l'immeuble a été coupé en deux et, sous les obus, les soldats ont essayé de mettre un peu d'ordre dans ce chaos.



L'autorité militaire prête ses autocamions pour le déménagement des civils.

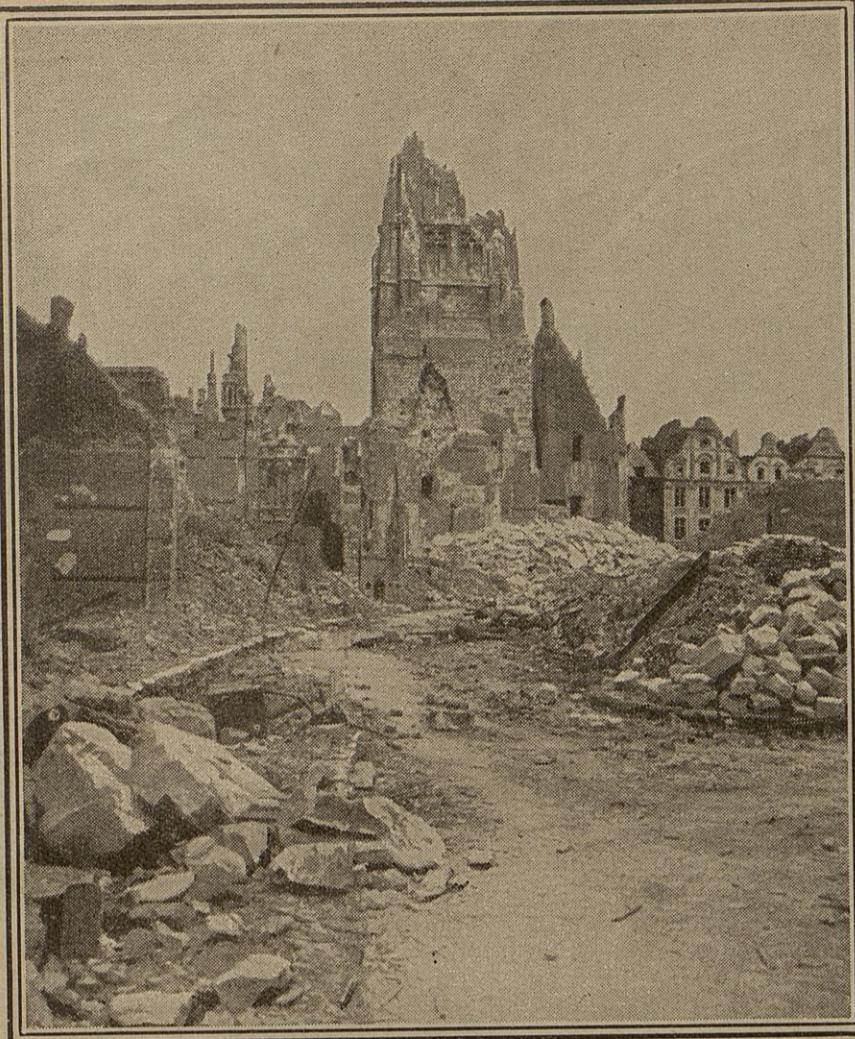


Encore une rue qui a particulièrement souffert du bombardement ; plusieurs maisons se sont écroulées sous l'éclatement des gros obus allemands.

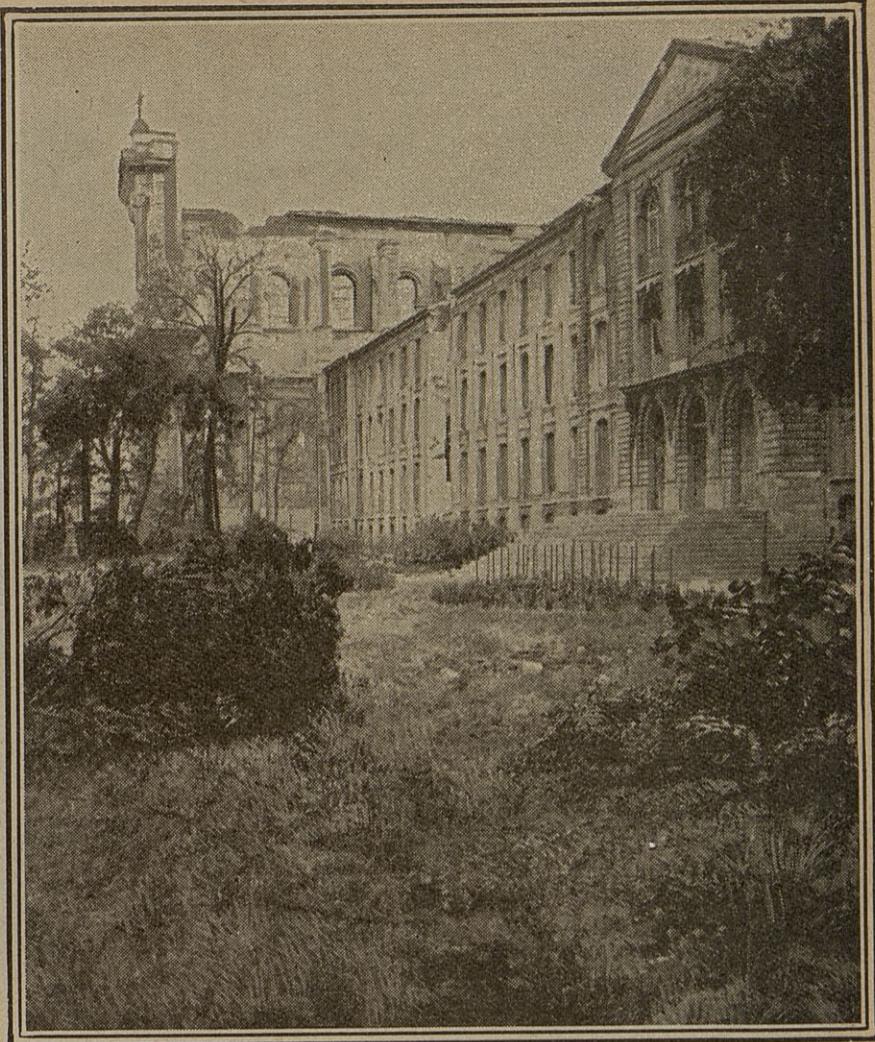


Les Allemands continuent à bombarder la ville de Verdun ; les obus tombent sans répit dans la cité que la population a évacuée ; voici une des rues les plus commerçantes ; si beaucoup de maisons sont encore debout, les obus n'en ont pas moins fait des ravages considérables ; les boutiques ont été éventrées, les intérieurs mis en pièces.

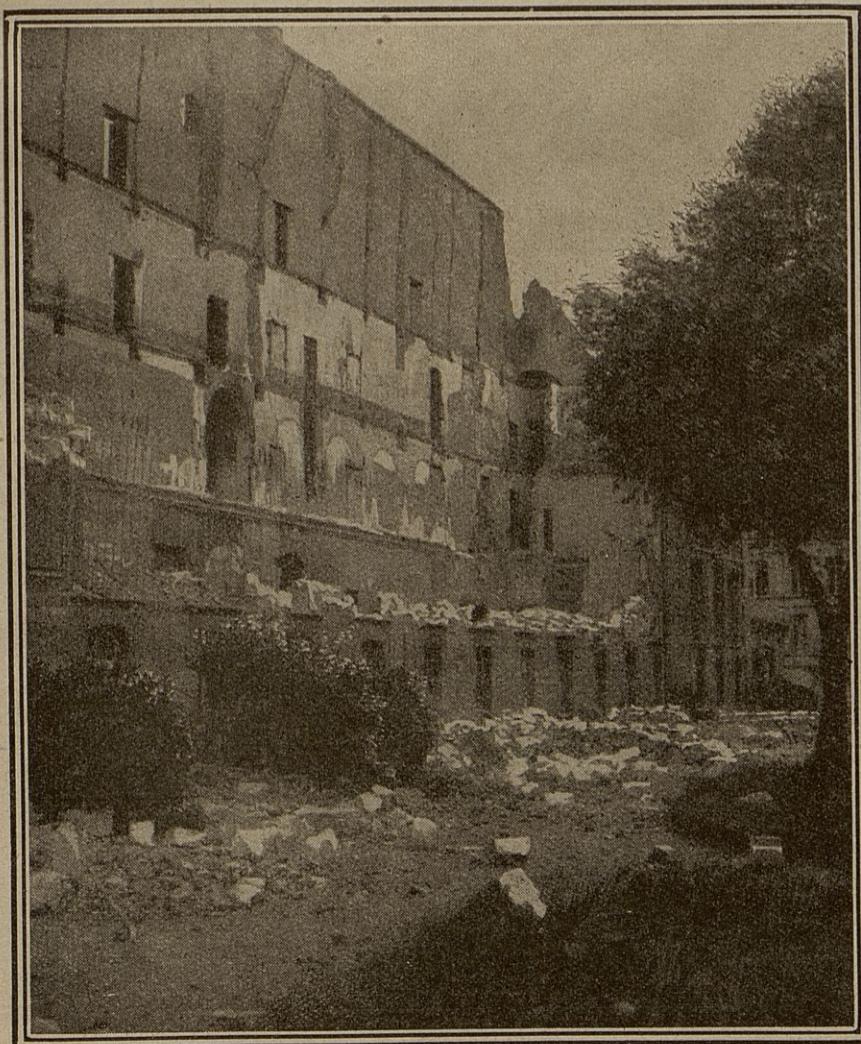
ARRAS TOUJOURS BOMBARDÉ



Du magnifique beffroi de l'hôtel de ville, orgueil de la cité d'Arras, il ne reste plus que cet informe moignon sur lequel s'acharnent encore les canons allemands.



La cathédrale de Saint-Vaast, particulièrement visée, a subi le même martyre que l'hôtel de ville ; auprès d'elle, les bâtiments de la préfecture ont également souffert.

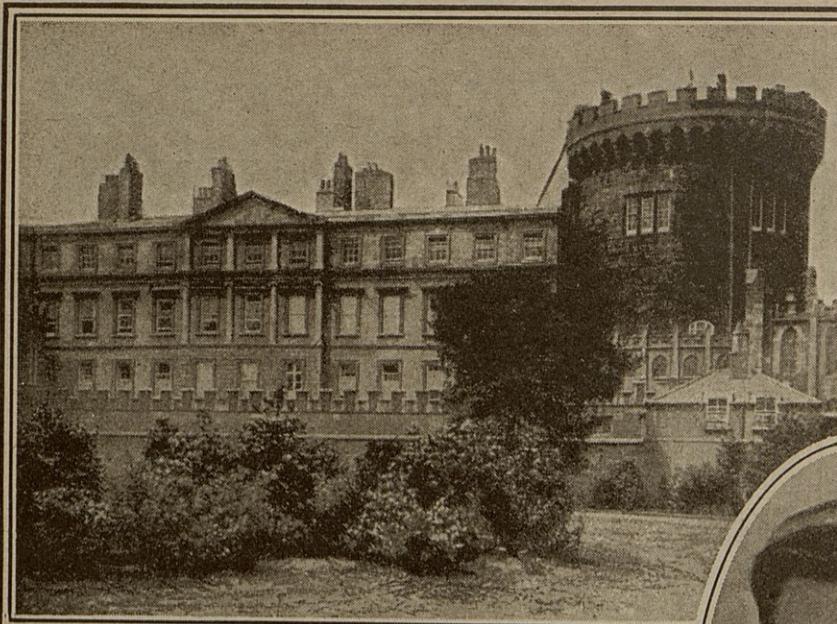


Plusieurs obus de 305 sont tombés sur le palais de justice ; ils y ont causé des dégâts considérables ainsi que le montre cette photographie ; les maisons voisines n'ont pas été épargnées.

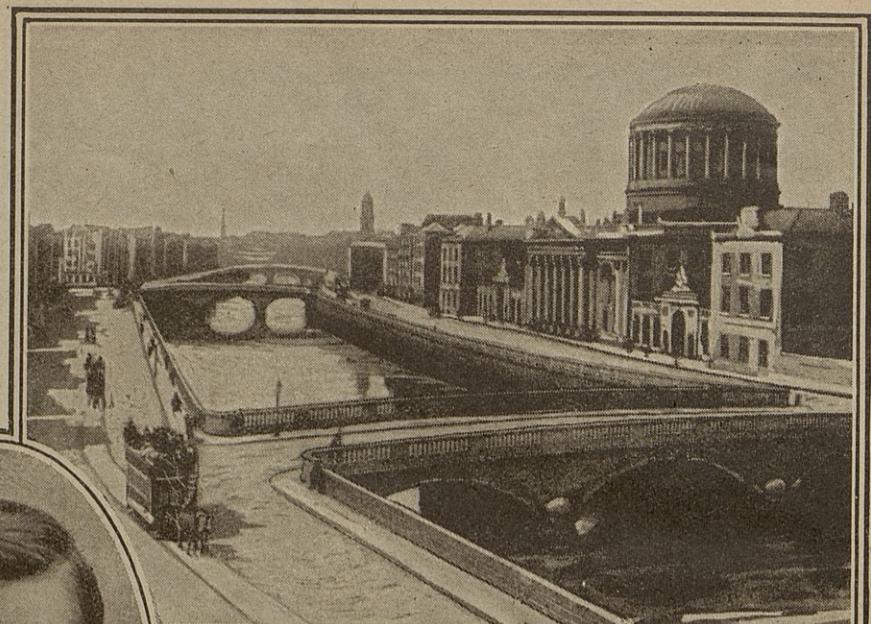


Le dernier bombardement qu'a subi la ville d'Arras, on ne les compte plus maintenant, a fait encore des ruines sur des ruines. Cette maison, préservée jusqu'ici, a reçu quelques obus.

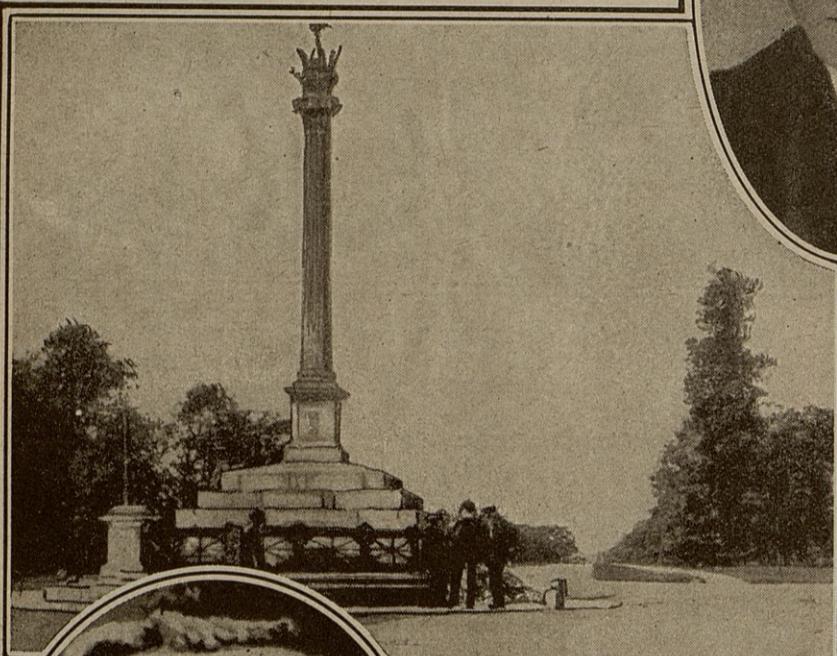
LES TROUBLES DE DUBLIN



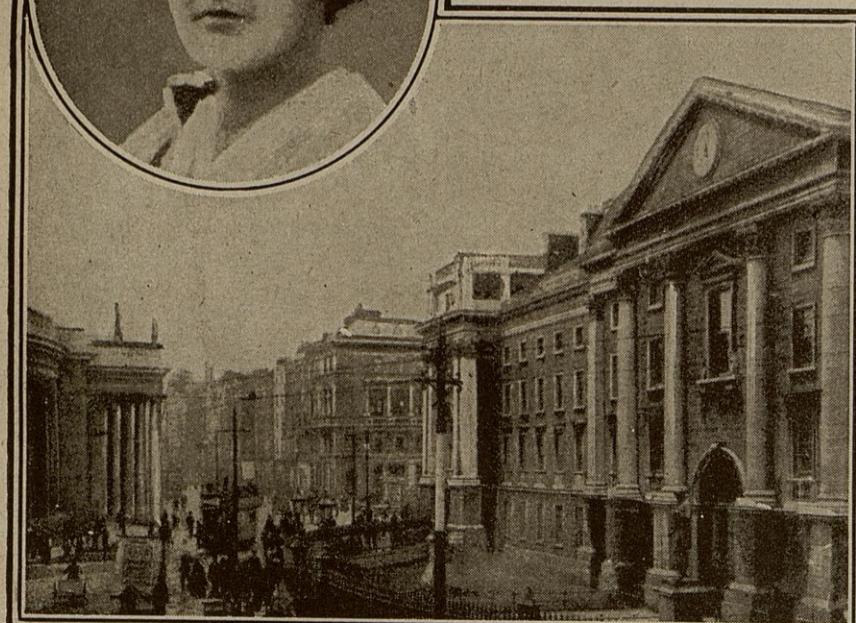
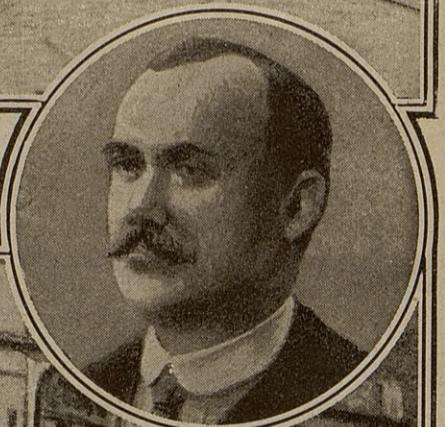
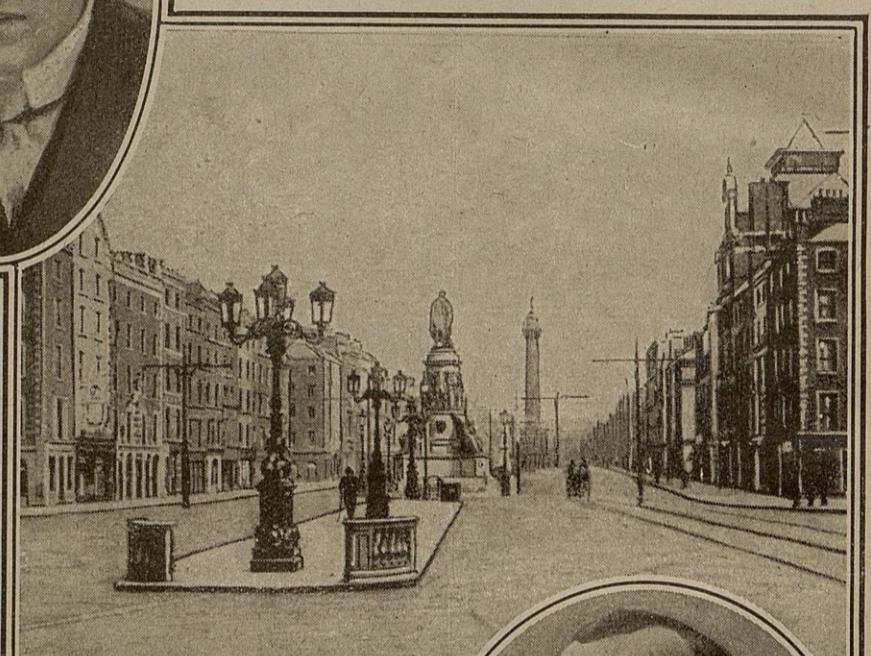
Le château de Dublin, résidence du vice-roi d'Irlande; les émeutiers ne purent s'en emparer. Au-dessous, un coin de Phoenix Park d'où partit l'insurrection.



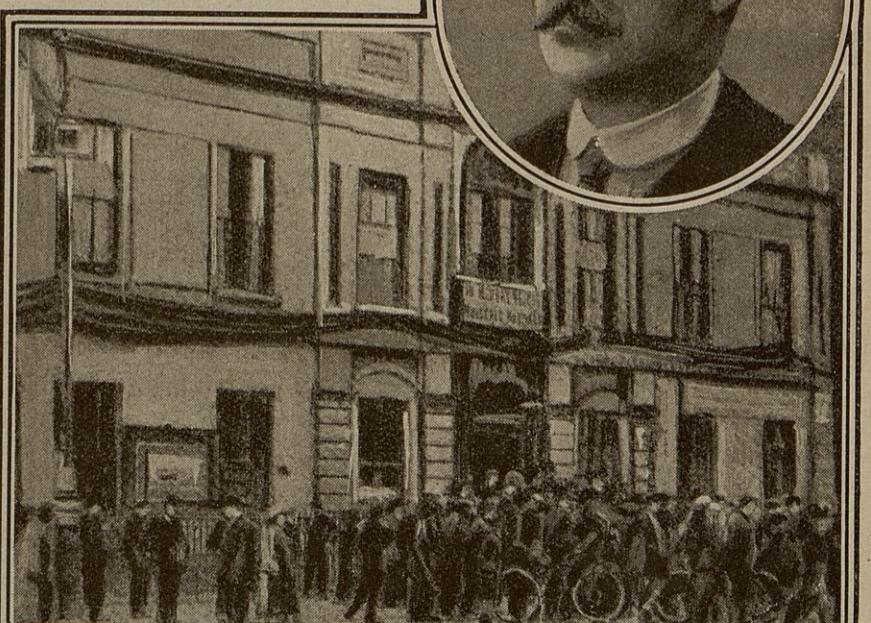
Le palais de Justice d'où les rebelles furent chassés par les troupes. Au-dessous, Sackville Street où les Sinn Feiners avaient établi leur quartier général.



Dans les médaillons : en haut, Jim Larkin qui organisa en Irlande les troubles de 1913; à gauche, la comtesse Markiewicz qui était à la tête d'une bande de rebelles et qui a été faite prisonnière; à droite, James Connolly, chef des révoltés, tué pendant la répression.

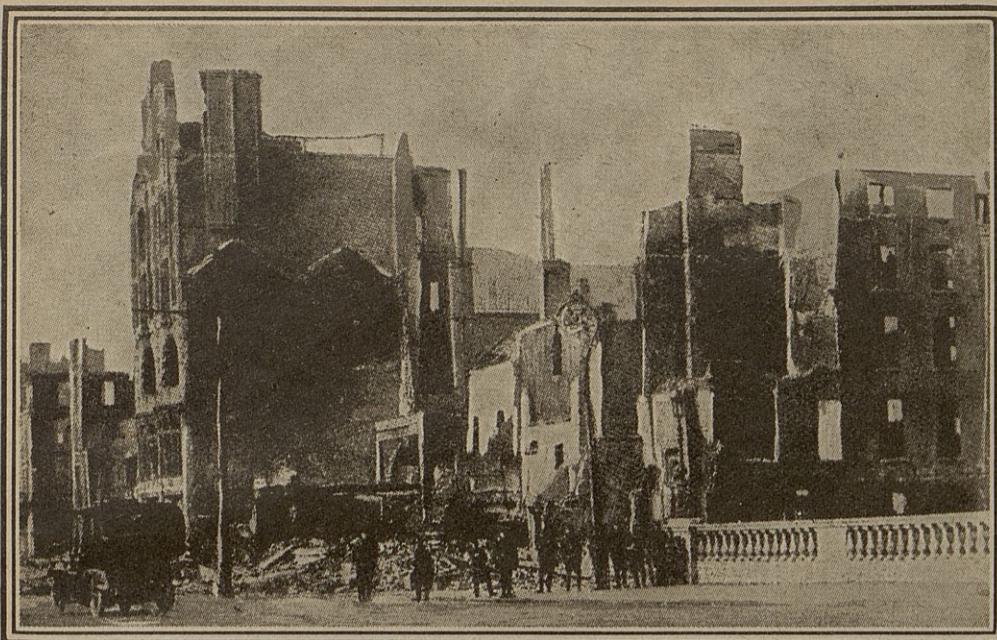


Trinity College que les émeutiers attaquaient; ils furent repoussés à deux reprises par les officiers qui s'instruisent dans cet établissement. A côté est située la Banque d'Irlande dont les Sinn Feiners furent écartés à coups de fusil.

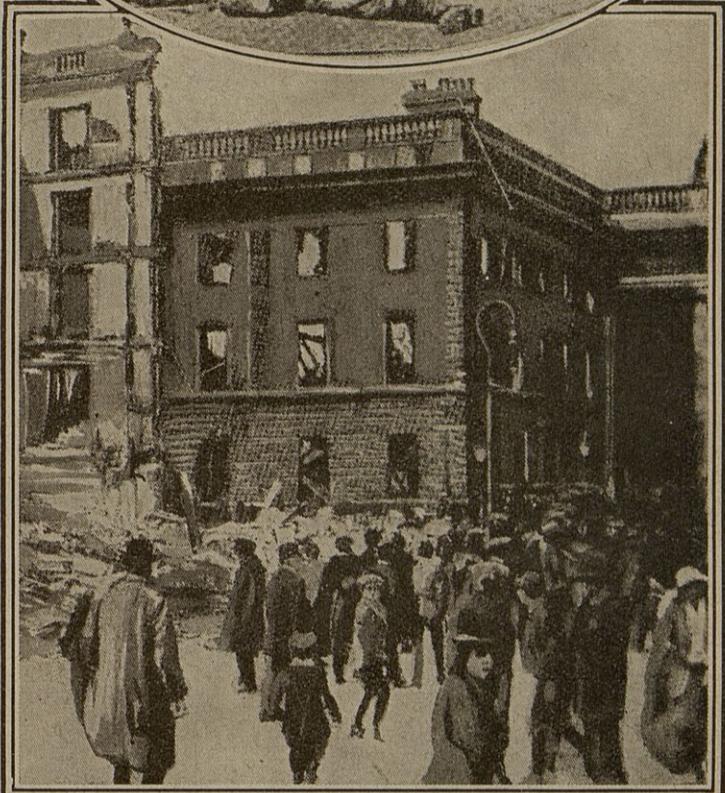
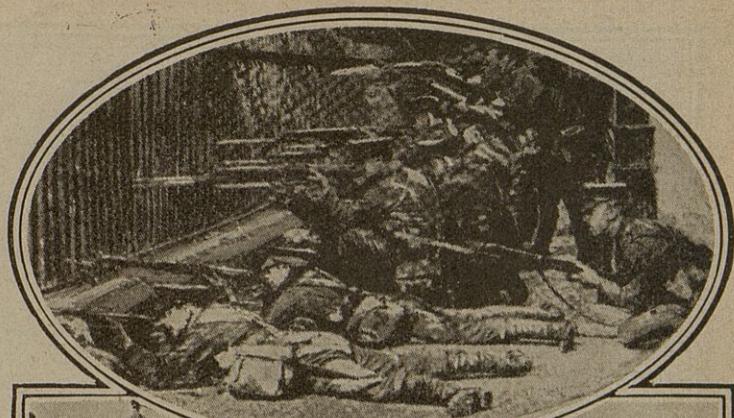


Liberty Hall était le réduit des insurgés à Dublin; une canonnière, qui remontait le Liffey, bombarda le bâtiment et força les occupants à déguerrir; le drapeau des Sinn Feiners avait été arboré dès le premier jour sur cet édifice.

DUBLIN APRÈS L'ÉMEUTE



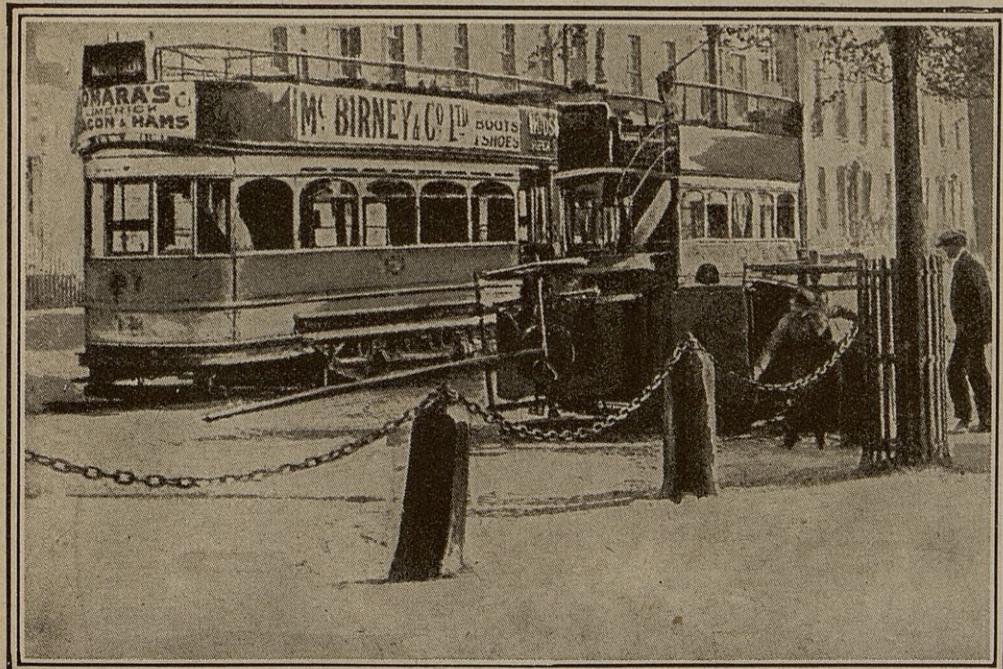
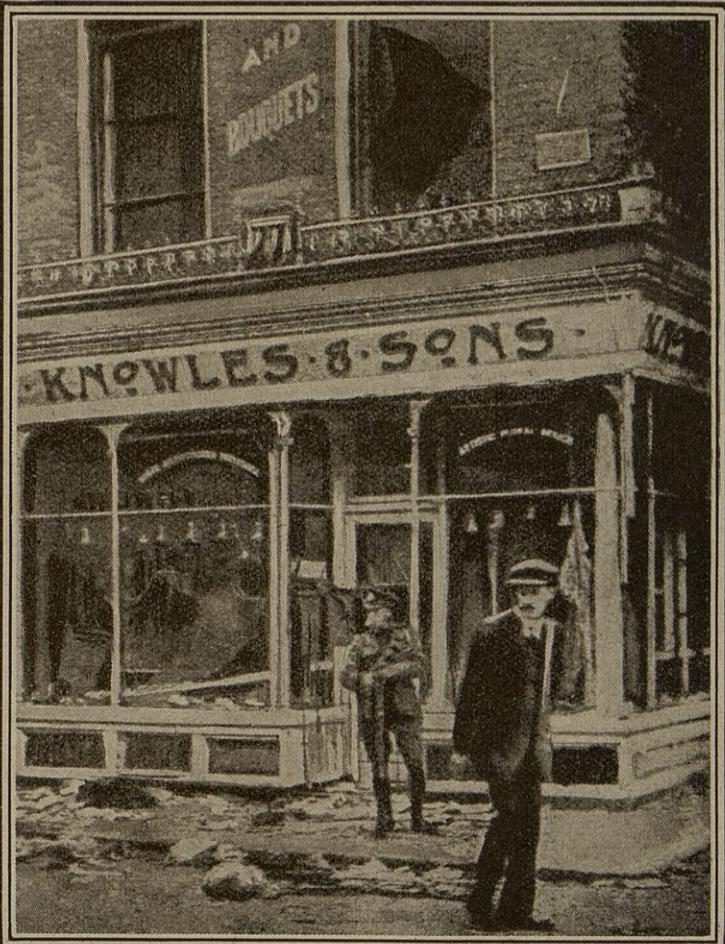
La grande artère de Dublin, Sackville Street, a souffert particulièrement de l'émeute; de nombreuses maisons ont été incendiées; les magasins ont été pillés; les décombres jonchent la chaussée.



L'hôtel des Postes. Dans le médaillon, des soldats s'apprêtent à tirer sur les rebelles.



Les insurgés s'étaient barricadés dans plusieurs immeubles, tirant par les fenêtres sur les passants; il fallut le canon pour les déloger. Voici l'aspect actuel de Liberty Hall.



Dans les rues de Dublin, les tramways furent arrêtés dès que les émeutiers entrèrent dans la ville; ils s'en servirent pour faire des barricades, derrière lesquelles ils s'abritaient pour tirer. La plupart des magasins et des boutiques furent mis au pillage; de ce chef, les pertes sont énormes. Voici un magasin qui fut complètement dévalisé.

L'ARMÉE BRITANNIQUE SUR NOTRE FRONT



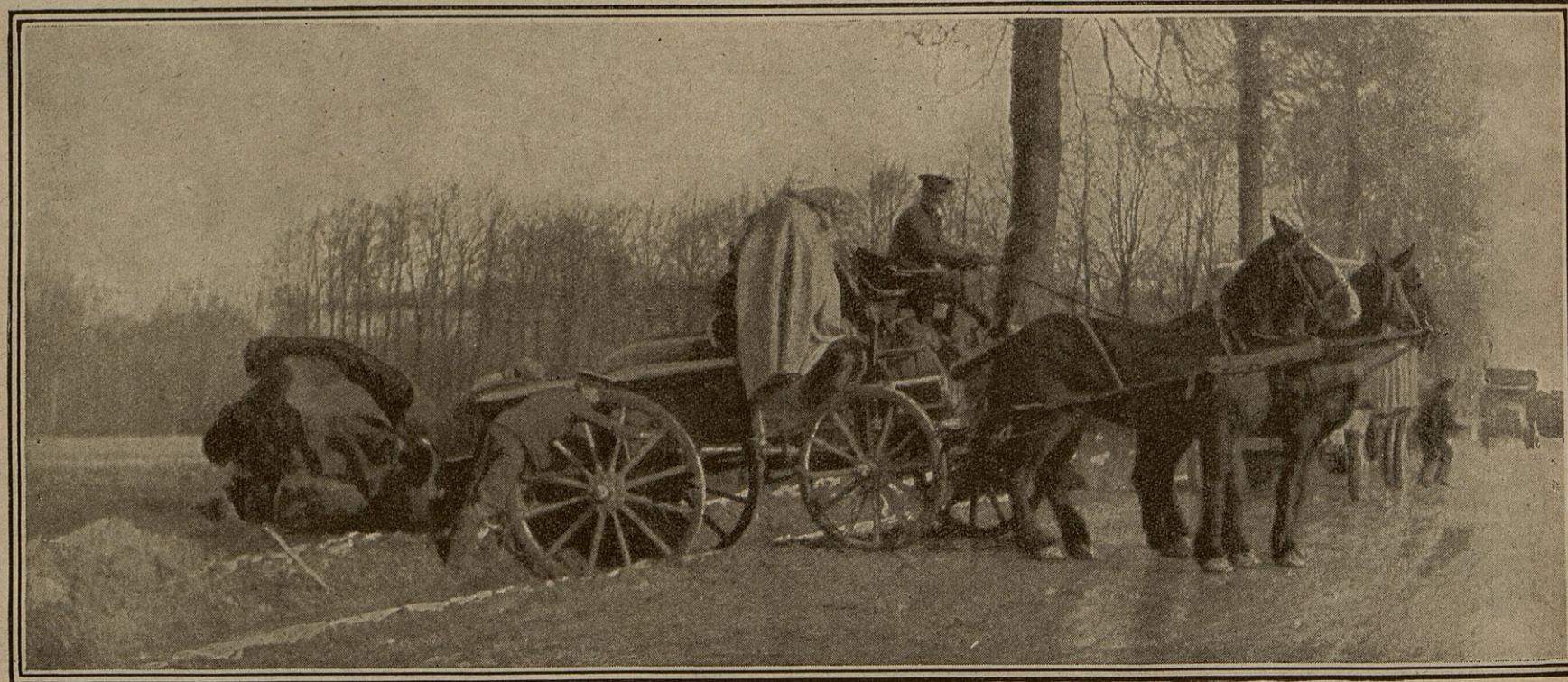
La neige a été abondante cet hiver en Belgique et dans le nord de la France ; elle n'empêchait point les cyclistes de l'armée anglaise de circuler sur leurs machines ; toutefois, dans les cotes trop raides, ils étaient obligés de mettre pied à terre.



Des artilleurs de l'armée britannique nettoient leurs caissons couverts de neige et les chargent ensuite de munitions.

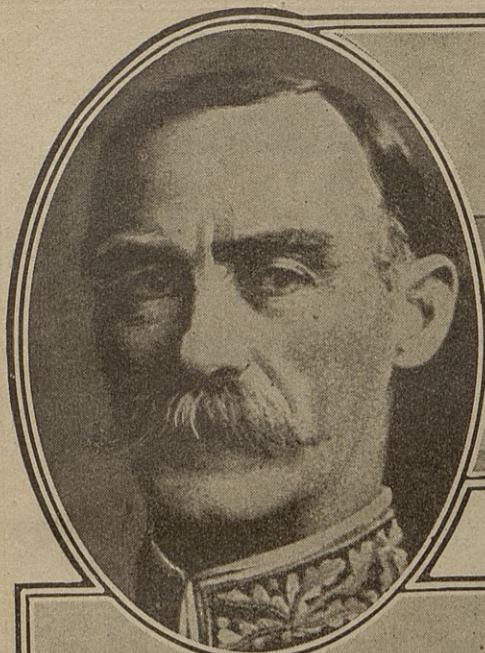


Un convoi d'artillerie anglaise traverse un de nos villages du Nord pour se rendre au front ; la neige rend les routes difficiles.



Un mouvement trop brusque de l'attelage et la voiture d'un régiment de nos alliés s'est embourbée dans le fossé de la route ; il a fallu la décharger pour arriver à la dégager ; pendant ce temps les camions automobiles sont arrêtés en une longue file.

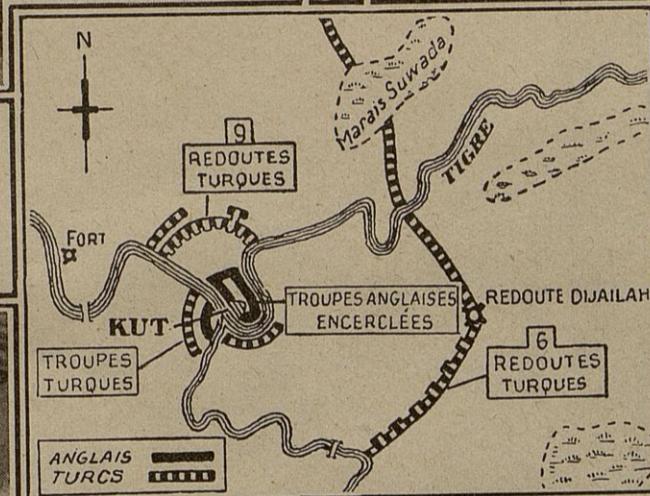
LA REDDITION DE KUT-EL-AMARA



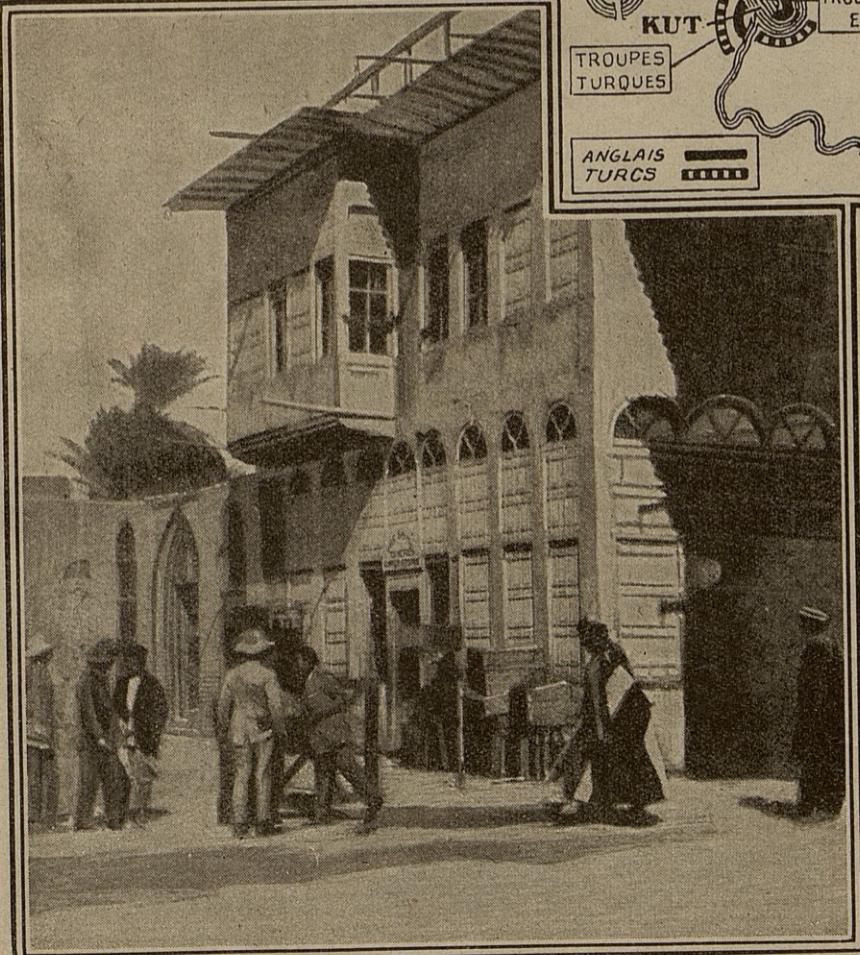
Dans les médaillons : à gauche, le général sir Percy Lake, commandant de l'armée de secours ; à droite, le général Townshend, qui commandait à Kut-el-Amara.



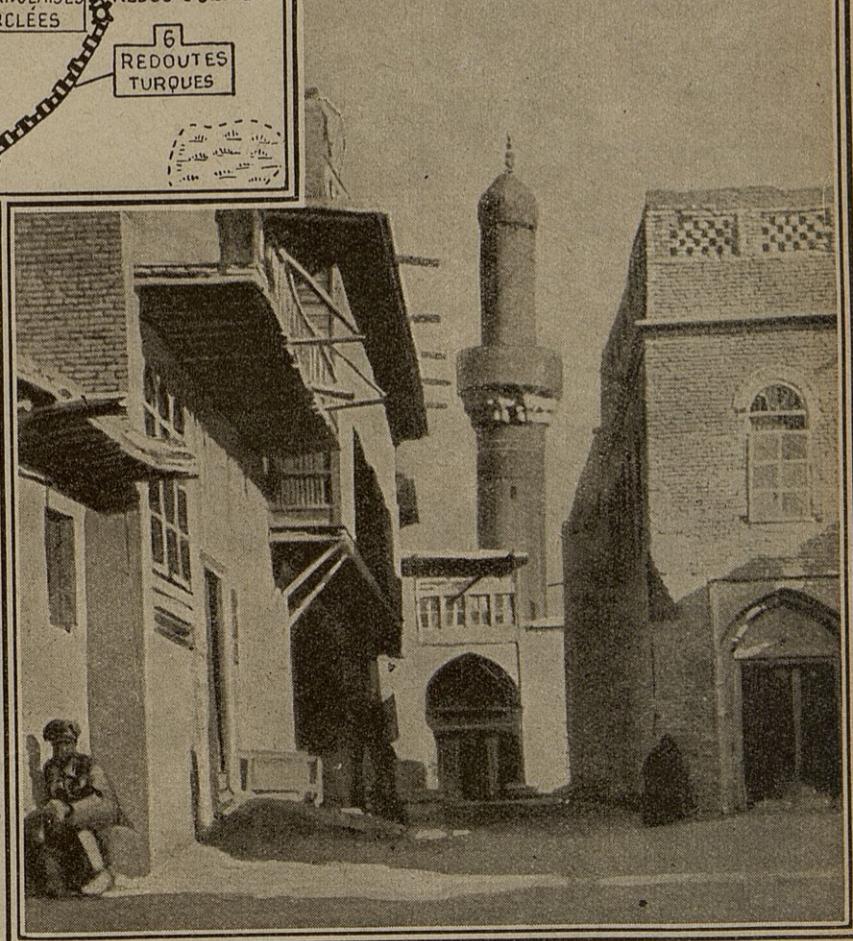
Après une résistance de cinq mois, n'ayant plus de vivres, les troupes britanniques, assiégées dans Kut-el-Amara, ont dû se rendre aux Turcs. La carte que nous donnons ci-contre indique les positions occupées par les Anglais et par les Turcs.



Ce sont les inondations du Tigre qui ont été la cause principale de la reddition de l'armée du général Townshend. Nos photographies montrent des troupes britanniques, un convoi de mules dans les marais inondés, puis des canonnières sur le Tigre.

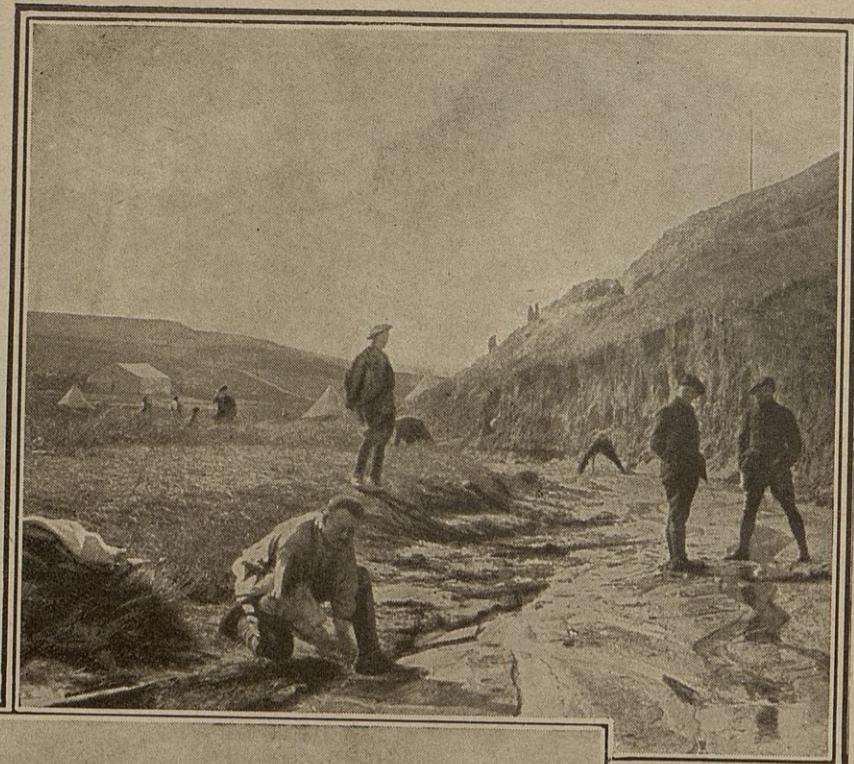


La ville de Kut-el-Amara est loin d'être aussi ancienne que Bagdad ; elle ne date que de 1860, elle était devenue le marché principal des tribus de la région ; ses maisons et ses rues sont celles de toutes les villes arabes.



Au fond de cette rue se trouve la mosquée dont le minaret pointe vers le ciel. Kut-el-Amara est la seule ville sur le Tigre entre Bagdad et Bassorah ; elle avait été évacuée de sa population civile quelque temps avant la reddition.

AU CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE



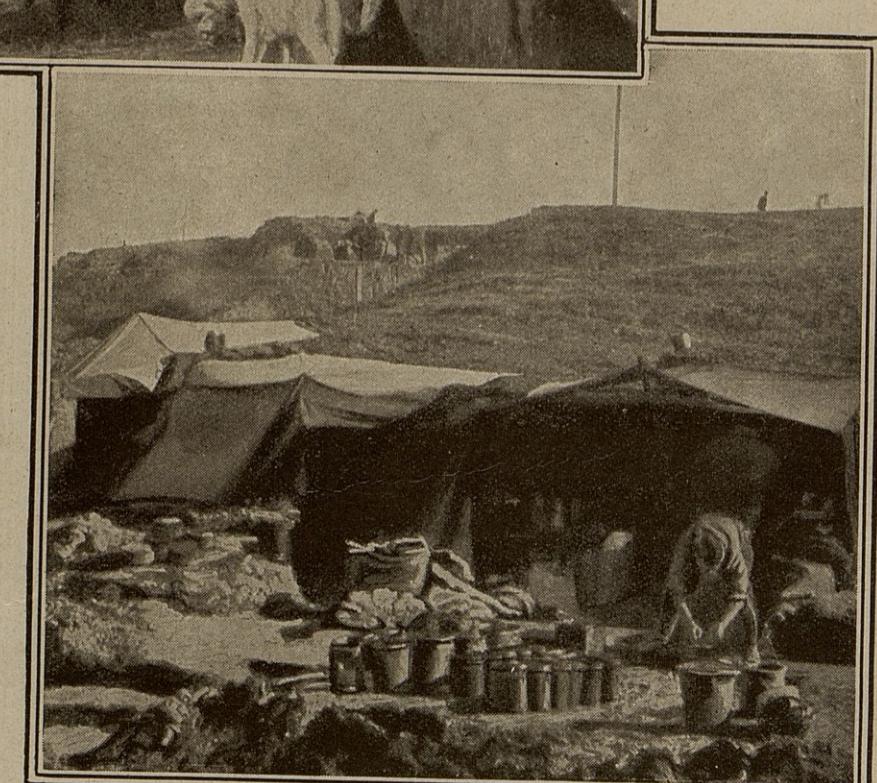
L'activité commence à s'éveiller sur les rives du Vardar et le long des positions que les armées alliées occupent en Macédoine. Nous donnons ici quelques vues de l'un des ravins où ont campé des chasseurs à pied. Les tentes ont été dressées sur le flanc du coteau, car le fond du ravin n'est qu'un mélange de boue où nos soldats s'enfoncent à chaque pas.



En attendant l'attaque ennemie si souvent annoncée et qui ne s'est pas produite, nos chasseurs ne «s'en font pas»; ils tâchent de passer le temps le plus agréablement qu'ils peuvent. L'un d'eux a retrouvé son ancien métier de berger; les moutons enlevés aux Bulgares ont été rassemblés en un troupeau qu'il surveille, remplaçant le fusil par la houlette.



Les exercices terminés, l'astiquage des armes fini, les chasseurs vont flâner le long du ruisseau limoneux auprès duquel ils campent provisoirement; ce temps de repos ne durera plus beaucoup, sans doute.



Un peu plus loin, dans le même ravin, ce sont les zouaves qui ont établi leur campement: voici, bien abritées, leurs cuisines où les «cuistots» s'ingénient à varier le menu par trop monotone.



LA GUERRE DE JACQUES

Par MARC ELDER

I

LE DÉPART

On battait sur l'aire du père Michon, quand le tambour retentit dans le village. Les gars lâchèrent brusquement la machine et, le poitrail nu, de la bale dans les cheveux, s'avancèrent sur la route. Toutes les femmes étaient aux portes, s'abritant les yeux du soleil avec la main, pour voir Culoiseau, le garde champêtre. Les gamins l'entouraient et, après le dernier roulement qu'il envoyait avec application, la tête penchée et l'oreille sur sa caisse, il cria, selon sa coutume, en dépliant un papier :

— Avisse à la population !

La bonne du curé parut sous les tilleuls du presbytère, tenant en main une casserole étincelante, car c'était samedi, jour de récurage. Dans le silence inquiet, on entendit le petit rire creux de la fille à Merlaut, le débitant, qui est innocente. Puis, l'ordre de mobilisation tomba comme une grande nuit.

Deux coups de baguette, et Culoiseau vira sur ses talons, sans apostrophier les commères. La marmaille sentit que c'était grave et le suivit à distance. On n'osait encore parler, sans trop savoir pourquoi, sous le coup d'une fatalité inflexible qui rendait vaines même les prières. Les femmes, en se retournant vers leur maison, avaient le cœur mal à l'aise. Et ce fut le grand Jacques qui résuma l'opinion, en lâchant avec mélancolie le mot de Cambronne.

Poitou, dit « Cognette », le mécanicien, remit en train sa machine qui ronfla. Au même instant, la cloche de l'église sonna et l'on vit les hommes revenir des champs en hâte, le paletot sur le bras et la faux à l'épaule. Soudain, ressaisi, Jacques poussait les gars vers l'aire, où les poules picoraient dans la paille, disant :

— Faut se débrouiller pour finir ce soir !

Mais eux s'écartèrent, parlant du départ, de leur classe et de la guerre. Les plus jeunes affirmaient :

— On va leur fiche une frottée !

A quoi Jacques rétorquait :

— Tas de feignants qui pouvez seulement point battre le grain !

Les journaliers rigolèrent et chacun ramassa le litre et la veste déposés le long du têt à goret où l'ombre croît le soir. Pour se donner du cœur, ils vidèrent les bouteilles en plaisantant le père Michon qui clopinait autour des gerbes, parce que son grand âge l'empêchait d'être du voyage. Mais le bonhomme, qui était point fin, comme on disait, prononça sentencieusement :

— J'aimons mieux avoir ma vieille tête que vos jeunes.

Cela jeta un froid. Là-dessus, la petite fille de Muscadin, qui a cinq ans, entra dans la cour en appelant « papa ! » à bouche que veux-tu. Sa mère l'envoyait quérir son père, et l'on comprit, dans les bavardages de la petite, que la Muscadin pleurait. Les hommes sortirent comme des coupables. Jacques sacra, répétant :

— Malheur ! mon grain l'est pas battu !

Il voulut enfourner tout seul les gerbes, préparer les sacs, râtelier la paille. Cognette ouvrit tranquillement l'échappement de la machine et abattit son feu sans le laisser faire. Une buée tremblotante enveloppa la chaudière qui sifflait en se dégonflant. Déjà le clocher écornait le soleil.

En quelques pas, Jacques gagna sa maison qui tient, par une grange, à celle du père Michon. La Jacquette mettait en pot le lait du soir, qu'elle venait de tirer, et la chambre sentait le flanc chaud des vaches. Dès le seuil, il reprit :

— Malheur ! mon grain l'est pas battu !

— L'est pas battu ! releva durement la femme, et tu pars ?

— J'pense ben ! Où qu'est mon livret ?

Elle ouvrit l'armoire où le beurre dormait en boule à l'abri des chats et chercha dans le linge gris, sur l'étagère du haut. Ils déchiffraient ensemble, d'un bout à l'autre, le fascicule de mobilisation, puis Jacques conclut :

— Me faut r'joindre demain, et j'fais usage du chemin de fer...

— Du chemin de fer, fit la femme, et qui va le payer ?

— C'est point moi, pour sûr ! Ils auront l'bonhomme, mais pas l'argent !

Sur ces propos, les enfants arrivèrent, pieds nus et les cheveux en désordre. La Jacquette gara son lait, mit des assiettes sur la table et se pencha dans l'âtre, où la marmite fumaillait à petites bouffées. Le paysan fit deux pas vers la porte du jardin, en balançant ses bras raides, et son regard pensif courut à fleur de terre.

Les roses et les lilas du soir s'amassaient à la crête des saules qui bordaient le pré. Devant lui, s'étendaient le Carré de pommes de terre aux fanes sèches, les rangs d'oignons fraîchement noués et la planche de choux montés que l'on coupait pour la vache. Les pommiers, déjà lourds, se coubaient ici et là sur les mottes grises ; deux citrouilles prenaient du ventre le long de l'étable.

C'était l'heure d'arroser les haricots affaissés par la chaleur. Jacques quitta ses sabots et marcha au puits, comme de coutume. Le village était très silencieux, et le cri de la chaîne déchira le calme que troublait seule la couchée bruyante des merles. Il versa



la pluie bienfaisante à la bonne terre qui s'amollissait sous ses pieds et sentait la bête chaude. Ayant cueilli une poignée de laiteron, il la porta aux lapins, puis ferma le poulailler.

Son petit dernier, qui avait trois ans, vint le chercher, et il rentra en lui donnant la main. La soupe fumait dans les assiettes. Il s'assit avec les enfants et mangea, servi par sa femme.

— Y a du travail, dit-il, après avoir raclé sa moustache d'un revers de main : arracher les patates, les oignons, ramasser les pommes qui tombent... Les haricots donneront plus de deux doubles, mais faut

d'eau... Y a l' cochon aussi, qui mangerait ben des glands... ça raffermit le lard...

— J'irai en quérir, dit-elle.

— C'est l'affaire des gosses. Pense au grain d'abord ; l'est pas battu ; s'il venait de la pluie, ça ferait de la perte !...

A ce moment, la Jacquette tira du pot un morceau de lard gris, brûlant et parfumé. Les enfants réclamèrent en tendant leurs tartines. Elle distribua des taloches et les envoya au lit sans plus entendre. Elle disait à son homme :

— C'est pour toi, Jacques, tu l'emporteras demain avec une miche.

Il hocha la tête, vida un pichet et se leva pour ausculter la barrique calée sur des tins, près de l'armoire. Sous son doigt, qui frappait le fond à petits coups de bas en haut, le fût bourdonna, et, il dit :

— Y a des frelons ! (entendant par là qu'il commençait à se vider). Mais il ajouta :

— T'en as bén encore pour trois mois. La guerre, quoi ! ça dure pas toute la vie !

Tard seulement, à la chandelle, ils sortirent la boîte aux économies et comptèrent. La Jacquette supputa le prix du cochon qui commençait à devenir gras, et Jacques avoua qu'il devait quelques bouteilles à Merlaut, le débitant.

— Je le paierai avec du lait, fit-elle, faut garder s'n'argent.

Alors il refusa d'emporter les deux écus qu'elle voulait lui donner, disant :

— Quand on veut du travail, on nourrit la bête ! J'pense ben qu'on nous laissera point manquer !

Le feu était mort ; la bougie vacillante projetait leurs grandes ombres sur les murs blancs et l'on entendait le souffle précipité des enfants endormis pêle-mêle dans leur lit. Debout, le paysan regarda les petits, puis le drap blanc que la Jacquette découvrait en tirant la courtepointe à fleurs. Il murmura :

— Bon Dieu ! où c'est-il que je coucherai demain ? Résignée et sans vains discours, la femme repartit :

— Pauvr'gas !

Mais elle céda aux mains de Jacques qui la cherchaient et s'enfonça dans ses bras. Enfermé dans son sommeil égoïste, au coin du foyer, le chat ne leva même pas la paupière. Les enfants dormaient. Elle refoula un soupir ; il sentit un peu d'humidité contre sa joue et serra les poings. Il aurait voulu parler, mais ne trouvait rien à dire. Il la baisa tendrement ; elle eut un sanglot. Alors il dit :

— Chez les Muscadins, y a cinq gars qui partent... — Oui, fit-elle, y en a pour tout le monde !

Sur cette pensée, il souffla la bougie, car il ne savait pas s'il découvrirait encore de quoi soulager les cœurs.

Le lendemain, dès l'aube, Jacques porta lui-même la provende à la vache, mit les poules dehors, et visita son gerbier auprès duquel la vieille machine refroidie suintait. Puis, il fit son ballot.

La Jacquette l'alla conduire à la gare où ils tombèrent comme en pleine fête. Les jeunes hommes riaient par groupes en lampant le vin blanc à même la bouteille. Les gars du patronage portaient un drapeau et des branches de lauriers ; Merlaut avait son clairon.

La rumeur des *Marseillaises* annonça le train qui drainait le jeune sang de France au long des voies campagnardes. La cohue s'envoya dans les wagons et les cris de « à Berlin ! » éclatèrent. Tranquillement, Jacques remarqua :

— Croyez-vous qu'c'est la station d'à côté !

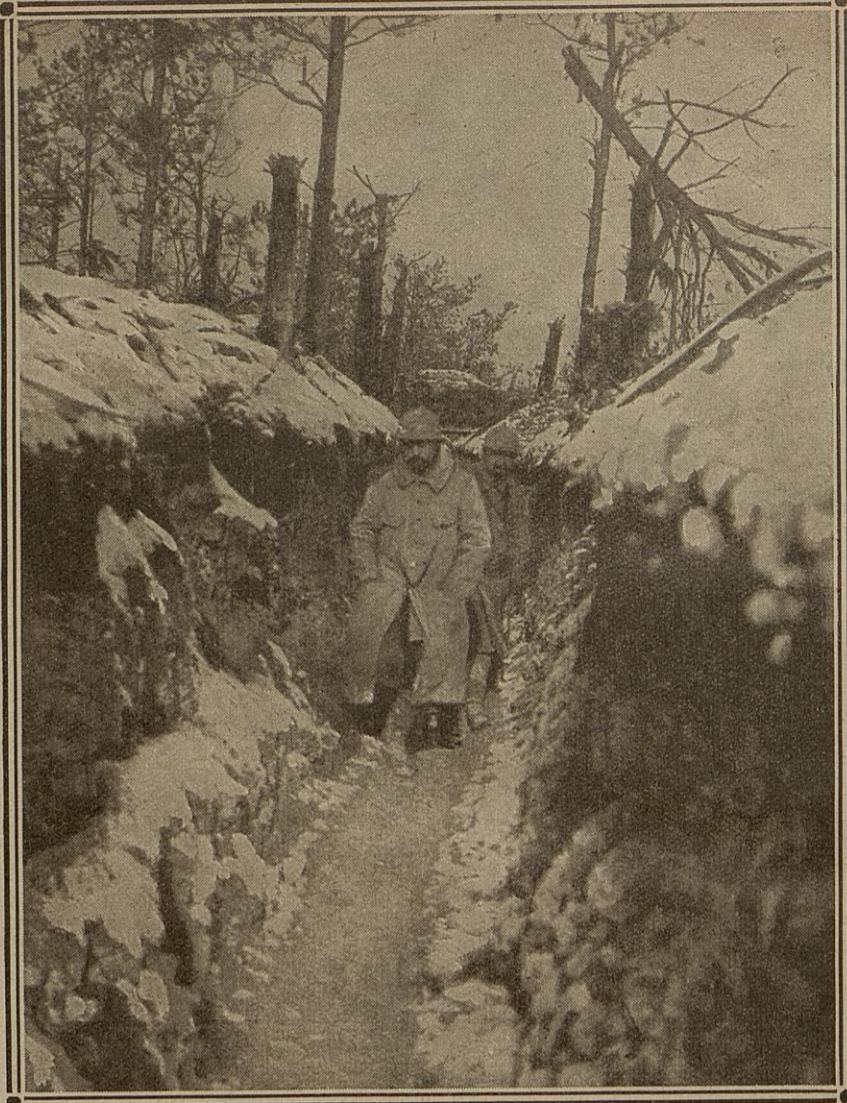
Et, se retournant, il vit, sur le quai, la femme à Louis Muscadin fondre en larmes dans son mouchoir.

(A suivre.)

NOS SOLDATS DANS LA NEIGE DES VOSGES



Une corvée de rondins. Nos poilus vont porter ces bois jusqu'aux premières lignes à travers les champs couverts de neige plutôt que de patauger dans la boue des boyaux.



Le boyau de communication n'est guère tentant sous la neige; une boue gluante en remplit le fond et malgré leurs bottes spéciales nos poilus ont souvent froid aux pieds.

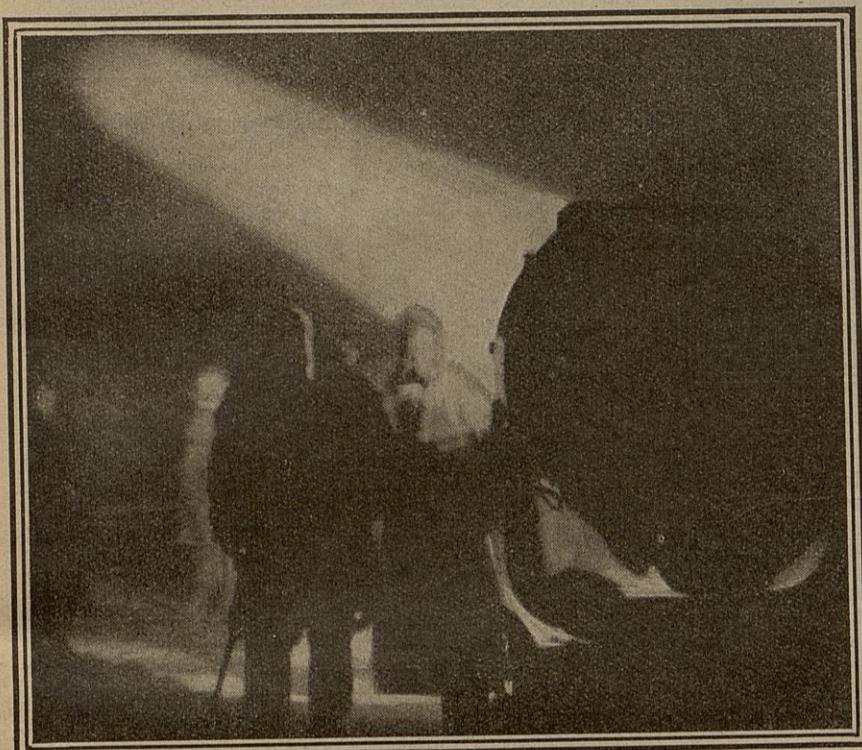


Les rats ont été et sont encore la plaie des tranchées; tous les moyens ont été mis en œuvre pour débarrasser nos soldats de ces hôtes incommodes; ni la pluie, ni la neige ne les dérangent. Cependant il en a été fait des massacres continuels, voici le tableau de chasse d'une nuit; mais plus on en tue, plus il en vient; c'est comme les Boches.

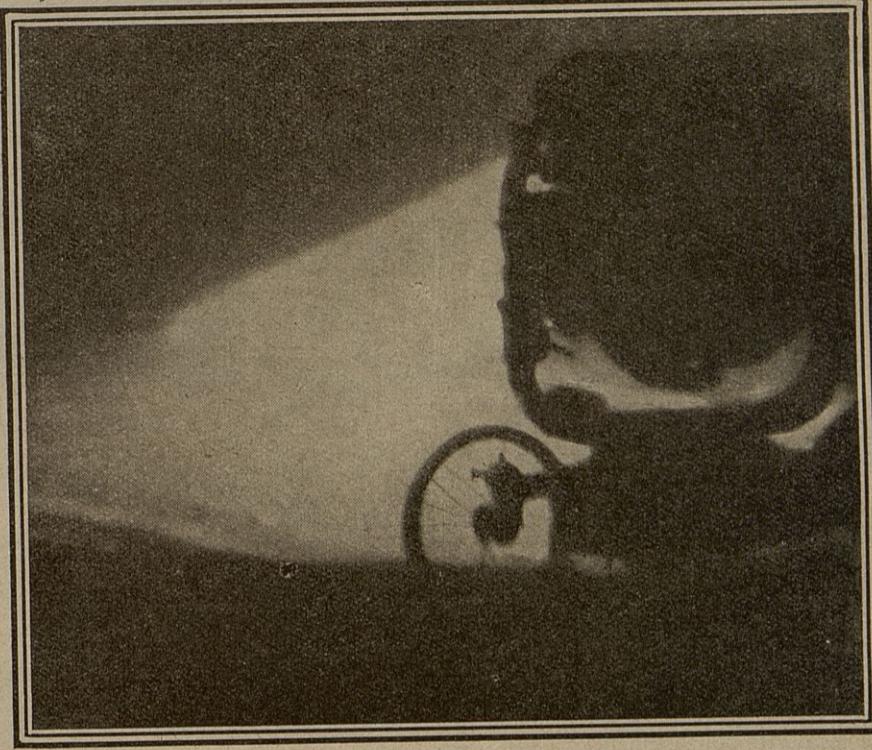
ATTERRISSAGES DE NUIT SUR UN CHAMP D'AVIATION



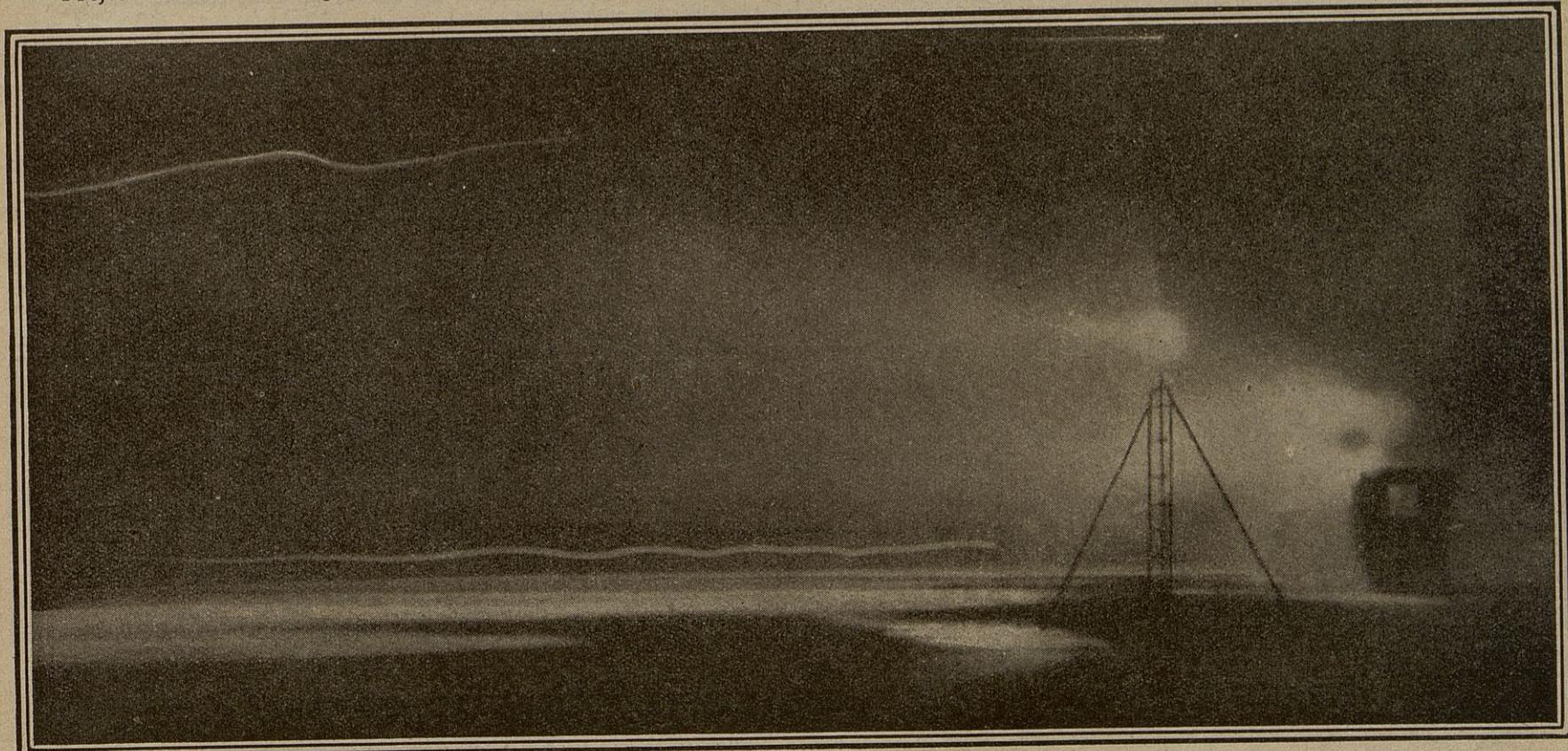
Autour du champ d'aviation sont allumés des phares électriques; la trainée lumineuse que l'on aperçoit est produite par le phare de l'avion.



Projecteur faisant des signaux pour indiquer l'atterrissement.

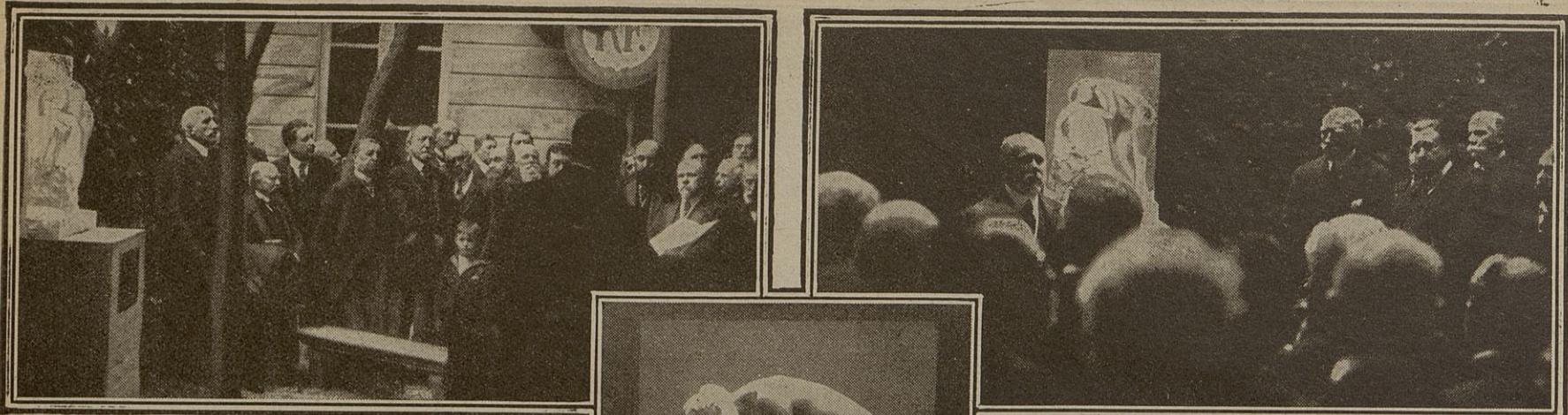


Le projecteur balaie le terrain pour guider l'avion.



Des avions rentrent la nuit au champ d'aviation après une opération de bombardement : phares et projecteurs éclairent le terrain. En haut à droite, une petite lueur : c'est un avion qui survole le champ. A gauche, une trainée lumineuse : l'avion commence à descendre. En bas, la ligne lumineuse est produite par le phare de l'avion qui vient d'atterrir et roule sur le terrain.

LE MONUMENT DES AUTEURS MORTS POUR LA PATRIE



L'inauguration du monument élevé à la mémoire des auteurs dramatiques tombés au champ d'honneur a eu lieu le 3 mai dans le jardin de la Société des Auteurs et Compositeurs, rue Henner. M. Romain Coolus, président de la Société, prononce son discours.

Le président de la République assistait à cette cérémonie intime. Devant le monument, une femme penchée sur une stèle funéraire, dû au ciseau de Bartholomé, M. Poincaré a prononcé un émouvant discours, apportant aux morts le tribut de son admiration.

SUR LE FRONT ORIENTAL

De divers côtés, on annonce que les Allemands, leur coup sur Verdun ayant échoué, vont tenter un grand effort contre le front russe ; des renforts sont amenés à l'armée de von Hindenburg, un grand matériel d'artillerie aurait été débarqué à Libau, de nouvelles lignes de chemins de fer auraient été construites. Nos alliés s'attendent à cette offensive et leurs précautions sont prises.

Les combats ont recommencé devant Dvinsk et en Galicie. Devant Dvinsk, les Russes ont accentué leur progression à l'ouest de la place dans la région du village de Ghinovka ; les Allemands ont essayé de les repousser le 28 avril ; mais ils ont subi un échec. Ils ont également pris l'offensive devant Raggacen dans le secteur de Riga ; nos alliés les ont rejetés dans leurs tranchées. L'artillerie a été très active dans toute cette région.

Les Allemands ont été plus heureux au sud de Dvinsk. Le 28 avril, après un intense bombardement, ils ont lancé leur infanterie en colonnes massives contre les positions que leur avaient enlevées les Russes au sud-ouest du lac de Narotch ; malgré des pertes énormes, ils ont réussi à reprendre les tranchées qu'ils avaient perdues. Le 1^{er} mai, ils ont voulu élargir ce succès ; cette fois, ils n'ont même pu sortir de leurs tranchées.

En Galicie, les Russes ont fait subir aux Autrichiens quelques échecs sanglants. Dans la région de la Strypa, ils ont attaqué par surprise des troupes autrichiennes, en ont passé une partie au fil de la baïonnette et ont capturé le reste. Une contre-attaque autrichienne qui a suivi a été repoussée avec de nouvelles pertes pour l'ennemi.

Le lendemain, les Autrichiens ont attaqué avec des forces importantes les tranchées russes au nord de Mouravitz, sur l'Ikva ; ces tranchées n'étaient gardées que par une compagnie qui dut se replier. Nos alliés déclanchèrent aussitôt une contre-attaque ; ils reprirent les tranchées perdues avec tous les survivants des troupes hongroises qui les occupaient, notamment deux bataillons, soit 22 officiers et plus de 600 soldats ; ils enlevèrent en même temps un matériel considérable.

Quelques jours après, les Autrichiens tentaient encore une offensive au sud-est de la gare d'Olyk, sur le chemin de fer de Rovno à Kovel ; ils étaient de nouveau repoussés par les feux d'artillerie, de mousqueterie et de mitrailleuses de nos alliés.

En Asie-Mineure, les Russes continuent à refouler les troupes turques vers Erzindjian. Les Turcs ayant reçu des renforts ont voulu réagir ; ils ont attaqué à leur tour nos alliés ; mais ont été repoussés de tous les côtés et vers Baïbourt et au sud de Bitlis. Les troupes russes ont progressé notamment vers Diarbékir. Elles auraient certainement dégagé l'armée britannique encerclée à Kut-el-Amara, si celle-ci avait pu tenir encore quelques semaines. La marche des Russes ne sera toutefois pas inutile ; car elle inquiète les Turcs.

L'armée du général Townshend qui se dirigeait vers Bagdad a dû capituler à Kut-el-Amara, après un siège de cent quarante-trois jours ; elle se composait de 2.970 Anglais de tous rangs et d'environ 6.000 Indiens. Avant de se rendre elle avait détruit ses canons et ce qui lui restait de munitions.

Avec une division d'environ 14.000 hommes, le général Townshend avait reçu, en octobre 1915, l'ordre de marcher sur Bagdad, il rencontra à Ctésiphon 60.000 Turcs et les attaqua le 22 novembre ; il les battit, mais cette victoire lui coûta 4.600 hommes ; il fut obligé de se retirer sur Kut-el-Amara, les Turcs ayant reçu d'importants renforts.

Le 5 décembre, il arrivait dans cette ville après une magnifique retraite de cent kilomètres. Les Turcs investirent la place. A deux reprises, le 11 et le 23 décembre, ils tentèrent de l'enlever d'assaut ; ils furent repoussés avec de lourdes pertes et se contentèrent depuis d'en faire le siège.

Les Anglais envoyèrent des colonnes de secours sous les ordres du général sir Percy Lake ; l'une d'elles, commandée par le général Gorringe, arriva à Umm-el-Hannah, à vingt kilomètres à peine de Kut-el-Amara. Les marécages et les inondations du Tigre formèrent un obstacle qu'elles ne purent franchir. Manquant de vivres, ayant tué chevaux et mulets pour nourrir ses troupes, le général Townshend dut finalement capituler.

Cette capitulation, si douloureuse qu'elle soit, ne sera qu'un épisode dans cette guerre mondiale ; la longue résistance du général anglais aura retenu au sud de Bagdad d'importants contingents de troupes ottomanes. Et l'affaire peut être reprise avec l'ampleur nécessaire.

Sur le front de Salonique, l'activité a repris à la fin du mois d'avril. Une lutte assez intense d'artillerie a eu lieu et des patrouilles anglaises se sont rencontrées avec des éléments allemands ; un petit combat s'est produit ; nos alliés ont eu le dessus.

Les aviateurs alliés ont continué brillamment la série de leurs prouesses ; plusieurs appareils allemands ont encore été abattus.

Nos troupes ont occupé Florina le 2 mai ; cette ville, située à peu de distance de Monastir, sur la frontière grecque, était à 60 kilomètres environ de nos postes avancés à l'ouest de notre front du Vardar, auquel elle est reliée par un chemin de fer. Les Bulgares ayant manifesté l'intention d'occuper Florina et le gouvernement grec ayant déclaré que les troupes hellènes n'y mettraient aucun obstacle, le général Sarrail a pris les devants ; car Florina aux mains de l'ennemi, c'était une menace aussi bien pour la Grèce que pour notre flanc gauche. La population de Florina a fait le meilleur accueil à nos troupes.

Des nouvelles de la région balkanique continuent à signaler des mutineries de troupes bulgares qui se plaignent de la mauvaise nourriture et de la longueur de la guerre. Il y aurait aussi des rixes fréquentes entre les Bulgares et les Allemands ; une de ces rixes aurait dégénéré en un sanglant combat et de chaque côté morts et blessés auraient été nombreux.

EN VENTE :

LE RÉCIT HISTORIQUE DE

L'ATTaque SUR VERDUN

Par le Commandant BOUVIER DE LAMOTTE (BREVETÉ D'ÉTAT - MAJOR)

Cette intéressante étude, éditée en brochure de 64 pages par le "Pays de France", développe, avec méthode et clarté, toutes les phases de la formidable bataille qui s'est livrée autour de Verdun du 20 février au 16 mars. De nombreuses photographies, croquis, plans et un portrait inédit du général PÉTAIN achèvent de faire de cet ouvrage un véritable document historique, consacrant la plus grande bataille livrée jusqu'à ce jour au cours de la guerre européenne.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : UN FRANC :: FRANCO : 1 fr 15

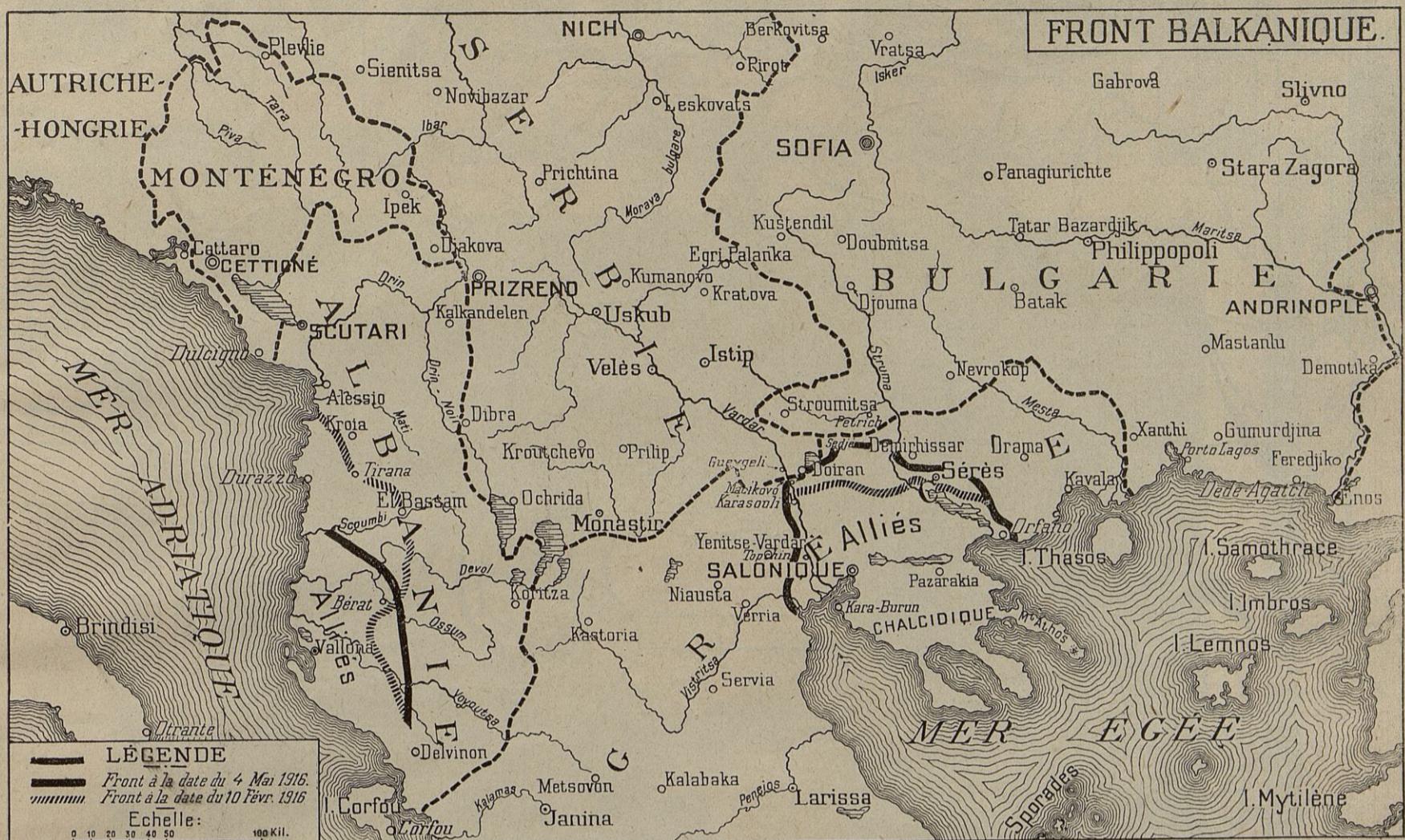
En vente au "Pays de France", 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, et dans tous les kiosques et librairies vendant cet illustré.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

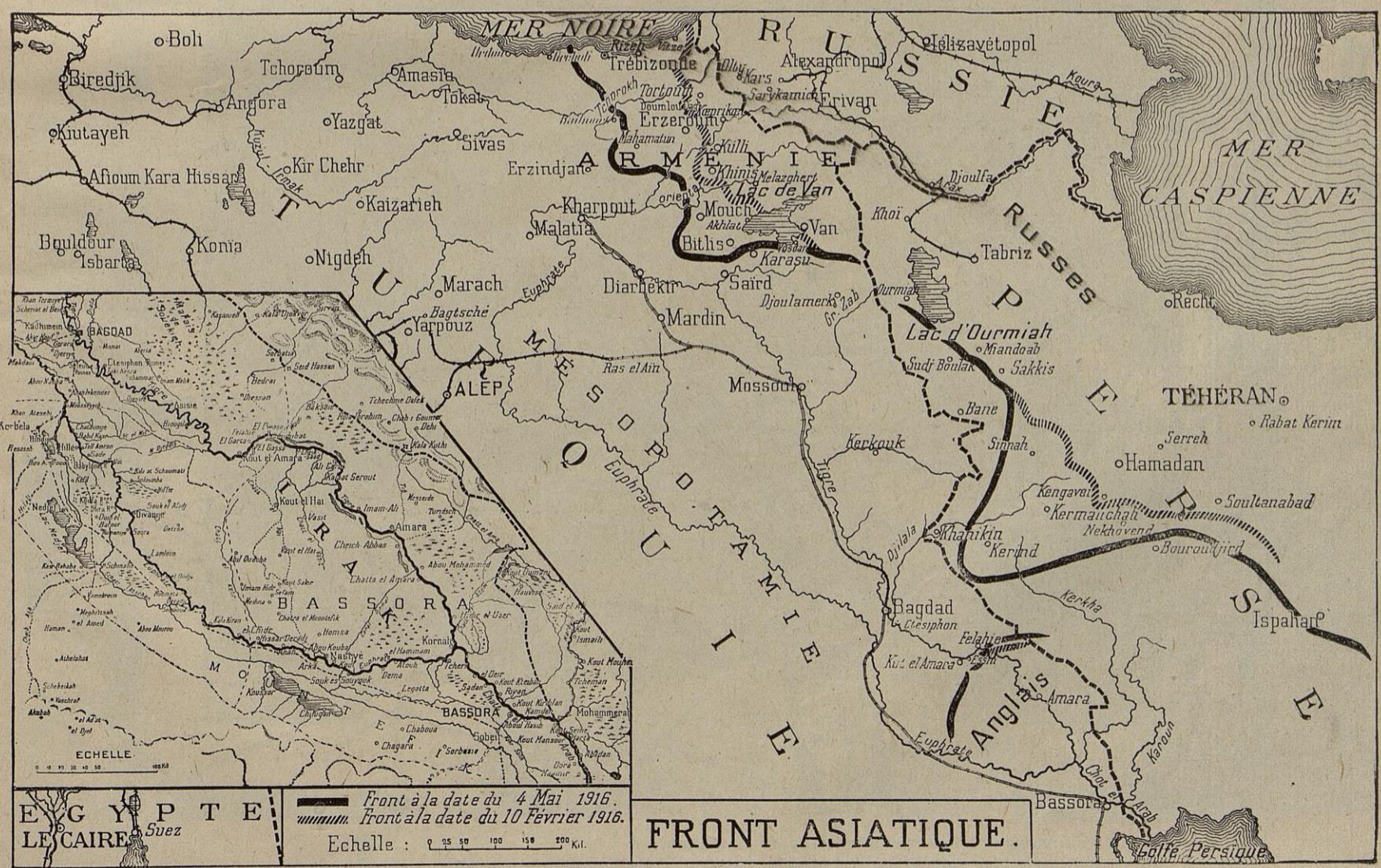
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 81, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru au bas de la page 8 de ce fascicule et intitulé : "La bataille devant Avocourt".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



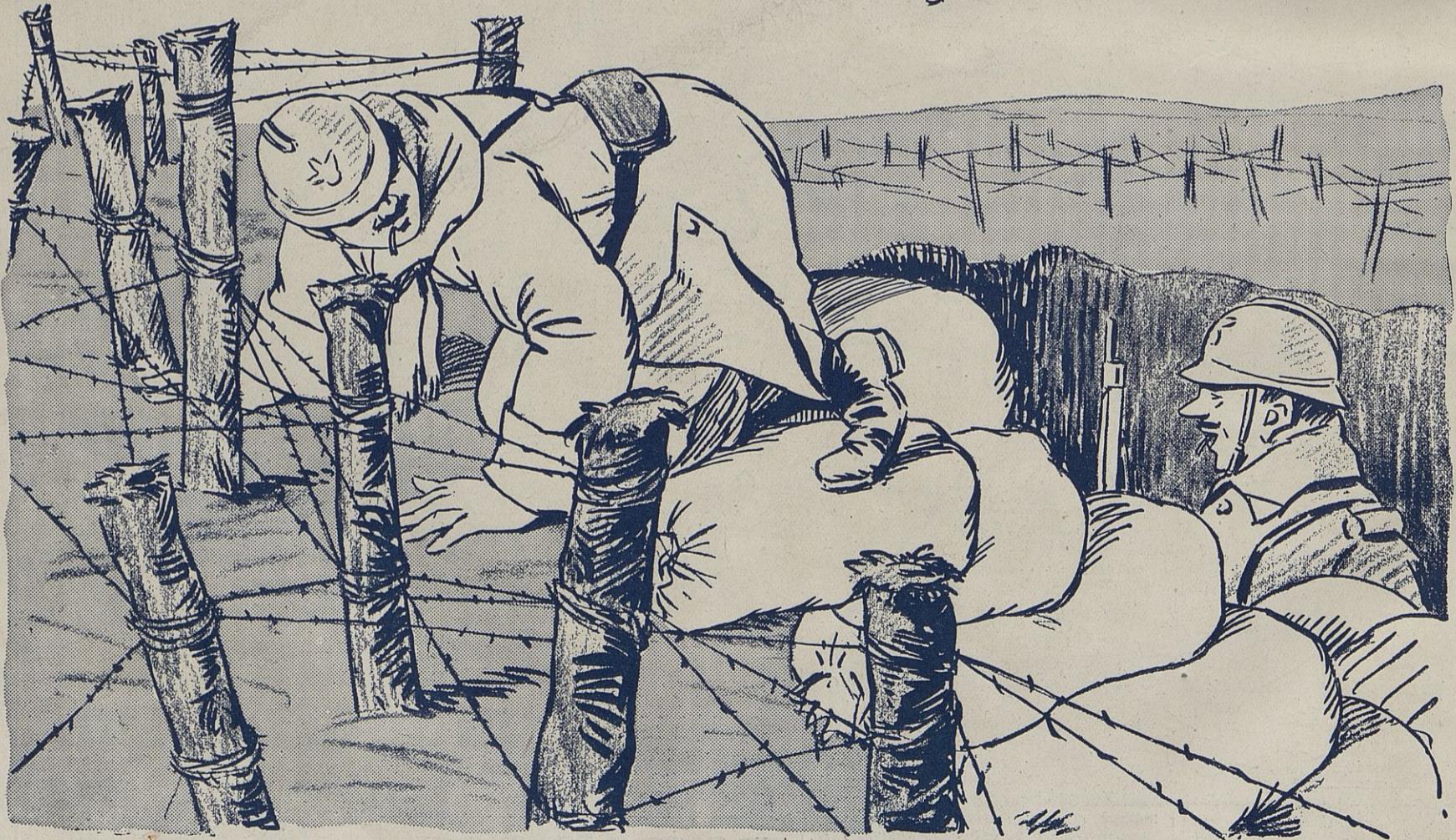
LES OPÉRATIONS EN ASIE



La Guerre en Caricatures



— Ben, mon gars, t'en as une mine !
 — Une mine à faire sauter cent Boches, grand père !



— T'as pas peur de sortir comme ça de la tranchée ?
 — Invulnérable, mon vieux ! Avant la guerre, j'étais homme de bronze !